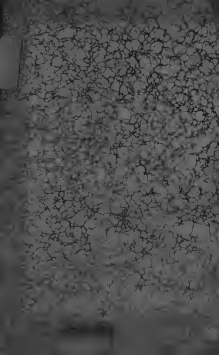
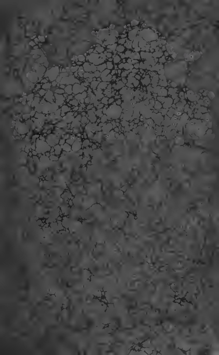
OEUVRES MINEURES POÉSIES COMPLÈTES DANTE ALIGHIERI

Dante Alighieri, Sebastien Gayet De Cesena








B 19 — 130

ŒUVRES MINEURES

DANTE

POÉSIES COMPLÈTES

IMPRIMERIE BÉNARD ET C[ie]
rue Damiette, 2



DANTE ALIGHIERI

OEUVRES MINEURES

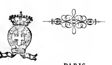
POÉSIES COMPLÈTES

TRADUITES AVEC PRÉLIMINAIRE ET NOTES

PAR

SÉBASTIEN RHÉAL

Auteur des Chants heroïques du Romancéro des divines Fêmmes, et d'une nouvelle Traduction de la Divina Commedia



PARIS

MOREAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PÉRISTYLE VALOIS, 132 (PALAIS NATIONAL)

1852



PRÉLIMINAIRE

Je viens, après quatre ans d'interruption, d'étude et de travail, reprendre la rude tâche que j'ai entreprise, et terminer, comme son interprète, le monument littéraire encyclopédique élevé par un des génies les plus étonnants, c'est-à-dire la première édition française des Œuvres complètes de Dante. Les crises politiques et sociales, qui agitèrent son époque et son existence, agitent de même la nôtre et toutes les existences privées. Aussi peut-être sommes-nous mieux placés pour le comprendre. J'écris, hélas! comme il chantait, au milieu des luttes sanglantes et des paroles haineuses. Ainsi furent composées, à travers mille rafales, ses poésies qui se trouvèrent dispersées en feuillets épars et publiées successivement, après l'invention de l'imprimerie, avec des mélanges confus et parasites, dans divers recueils, notamment les *Rime antiche*. (Édition *Giuntina* 1527.) Telle fut leur origine, trop insuffisamment éclaircie par les fervents commentateurs attachés à ses mélodieuses reliques.

Ces poésies, appelées *Rime* selon l'ancienne locution de discours en rimes, discours d'amour en langue vulgaire, par laquelle on désignait les troubadours ou poètes du Moyen-Age, sont demeurées jusqu'à présent presque inconnues parmi nous. L'oubli et le dédain, qui enveloppèrent longtemps deux parties capitales de son Épopée, le Purgatoire et le Paradis, pèsent encore sur elles, fort peu lues, même en Italie, sauf celles contenues dans la Vita Nuova, elles gisaient confusément enfouies, comme des annexes, les Légitimes avec les Apocryphes, parmi les œuvres mineures. En aucun temps, fût-ce à l'apogée de sa gloire, elles n'obtinrent ni grande attention ni importance. La *Divine Comédie* absorba tout. Cependant elles en forment, avec ses autres ouvrages, le complément indispensable, soit pour en expliquer certaines allusions, soit pour mieux peindre l'homme et le poète.

La traduction textuelle de la *Vita Nuova* vint pour la première fois naguère apprendre que l'Homère toscan avait, comme tous les maîtres épiques, ses Églogues et ses Sylves, ses Sonnets et ses Canzones : Monodies intimes, Confessions vivantes ici encadrées dans un petit roman-fabliau, servant d'exorde à la Trilogie monumentale. Il retrace, on l'a vu, dans leurs phases touchantes, sa vie juvénile et ses courtes relations terrestres avec la fille de Portinari, devenue plus tard sa *diva donna*. Mais les traducteurs ont semblé ignorer, comme la plupart des lecteurs, que cet opuscule ne contient pas toutes ses rimes les plus intéressantes, même toutes les pièces relatives à Béatrice. Mon plan me prescrivait de réparer une si fâcheuse lacune. En étudiant le côté humain, le réel, les lueurs trop négligées, on comprendra mieux l'idéal, le surnaturel, et les parties restées obscures. Sa vie et son époque expliquent son œuvre, comme l'histoire le dogme autant que le dogme explique l'histoire.

Et d'abord, hâtons-nous de le dire, après un examen attentif. Ces poésies suffiraient pour placer Dante au premier rang des Lyriques italiens, entre Pétrarque et Michel-Ange dont il est le Père. Elles se divisent en trois parties distinctes : celles adressées à sa noble dame, recueillies soit dans la Vita Nuova, soit ailleurs ; — celles adressées aux autres objets de ses amours passagers, dont l'Enfer et le Paradis nous ont accusé l'existence, à propos de la Gentucca, et dont il pleure dans le Purgatoire, — les pièces diverses roulant sur des matières religieuses ou sociales, avec son éloquente apostrophe à Florence. Si on peut leur reprocher çà et là les teintes de la scolastique et de l'afféterie contemporaines qui en sont comme la mousse séculaire, la plupart offrent des traits naïfs, pittoresques ou sublimes. Déjà le poète s'y révèle tout entier, avec ses grâces mystiques un peu monotones, avec ses ardeurs passionnées, avec ses colères stridentes, avec ses formes concises et sa désinvolture.

Le 1er livre, même après la *Vita Nuova* qu'il complète par les poésies supplémentaires intercalées, selon leur

date, fait goûter avec un plaisir nouveau l'histoire touchante de ses jeunes amours écloses à 9 ans, la seule peut-être où il n'y ait ni baisers ni billets doux, ni rubans volés ni pensée d'hymen ou de possession. Un regard, une salutation, un sourire, en voilà tous les charmes, tous les secrets... Jusqu'au jour de la grande douleur. La mort. — Le 2me livre intitulé le *Pèlerinage*, écrit dans l'exil, nous le montre sous des aspects inconnus de passion et de mélancolie, poursuivant sur maintes figures la beauté dont il a perdu le type ineffable et s'éprenant tour à tour avec la même âme pécheresse, soupirant pour les visions étranges qu'il nous lègue, Primavera, la Pargoletta, la Pietra, la Montanina, puis triste, assis sur la pierre de Tolmino ou sur quelque roche alpestre, écrivant avec sa main fatiguée en repassant ses douloureux souvenirs. *Je m'ennuie cruellement de moi.—E m'incresse di me malamente.* enfin les *rimes sacrées*, où l'amour fait place à la philosophie, commencent les hautes inspirations religieuses, et les âpres satires dont retentiront les trois royaumes. On écoute avec joie le catholique du moyen-âge discourant sur la vraie noblesse et fulminant contre ceux qui entassent leur or et pillent le pauvre, car lui aussi a été pauvre et dépouillé, et il sait là-dessus ce que savent tous les grands esprits torturés dont on couronne les bustes, mais dont on proscrit les doctrines.

C'est bien là le Dante, éternellement jeune, tel que son ami Giotto le peignit dans la chapelle florentine del Bargello, tenant à la main la grenade des mities. Le *banquet* où il commente lui-même le sens figuré caché dans plusieurs de ses poésies, nous enseignera mieux son génie symbolique, *Polysens* comme son épopée, nous l'avons explique dès notre début ; d'ou M. Rossetti, entr'autres, exagérant un principe juste, oubliant que le réalisme et le spiritualisme se touchent à leurs confins, notamment chez notre maestro, par une incroyable hyperbole, présente ses personnages comme de purs mythes, son langage comme l'argot d'une association destinée à ruiner le pouvoir papal et à régénérer l'Italie. Sans nous arrêter là-dessus, constatons

seulement aujourd'hui ses vraies beautés poétiques, dont plusieurs seront appréciées par les amants delicats des merveilles de la muse, et dont quelques-unes atteignent la beauté universellement sentie, parce qu'elle est profondement humaine et impérissable, au-dessus des manières et des fioritures préconisées par le mauvais goût des temps. Parmi les curiosités en ce genre, j'indiquerai aux amateurs les *fantaisies* sur la Pietra, parmi les bellissimes, je signalerai surtout *la vision de la mort*, *le renouveau*, *la vision d'amour*, *le remède*, *la Pargoletta*, *la nuit et le jour*, et *la vie éternelle*. Perles ensevelies depuis cinq siècles, malgré tant de savants commentateurs et des milliers d'éditions européennes.

Comme éditeur responsable, je précise dans mes notes ma juste part de travail, pour éclaircir le chaos où se trouvent les rimes publiées en Italie jusqu'à ce jour. Quant à ma traduction, j'ai indiqué son système en tête de *La Divine Comédie*. Unir les conditions de l'art et de la langue à la littéralité la plus scrupuleuse possible, tel j'ai adopté, comme plus exacte, la reproduction en prose ligne pour vers, qui a l'avantage du rhythme sans les entraves de la rime et de la césure. Pour bien traduire un poète, il faut essentiellement reproduire le fond, la forme, le sens, la couleur, la lumière, la mélodie. J'ai appris tout ce qu'une telle méthode coûte, quand il s'agit d'hommes pareils au mien. Je sais combien il est facile de paraphraser ou de donner le simple mot à mot, emphonique et intelligible ou non, mais je sais aussi combien sont déplorables les didactiques traductions Dantesques, parfois citées comme des modèles par les doctes académies della Crusca et della Lutécia, tout ce qu'on a mutilé dans la poésie et dans l'histoire par les versions menteuses ou maladroites. Je sais que les conceptions sublimes et les douleurs cachées qui survivent dans ces vestiges immortels, exploités par la scolastique moderne et le litteraturgisme, sont les larmes et le sang sacré des âmes disparues, les documents instructifs du passé, les anneaux légués pour nous mettre en communion avec l'humanité tout entière.

SÉBASTIEN RHÉAL.

20 Novembre 1851

LIVRE PREMIER

BÉATRICE

AMOUR ET SOUPIRS

SONNET I.

Le Songe.

A chaque âme éprise, à tout noble cœur,
A qui parviendra la parole présente,
Pour qu'ils m'en écrivent leur avis,
Salut! au nom de leur seigneur Amour.

Déjà s'était presqu'écoulé un tiers des heures
Où brillent davantage les étoiles,
Quand m'apparut subitement Amour,
Dont l'essence remplit mon souvenir d'effroi.

Il me semblait plein d'allégresse, tenant
Mon cœur dans sa main, et dans ses bras
Ma dame enveloppée d'un voile et endormie,

Puis il la réveillait, et de ce cœur ardent,
Épouvantée, la faisait humblement repaître
Après, je le vis s'envoler en pleurant

SONNET II.

La Salutation.

Vers la Toussaint la plus proche écoulée,
J'aperçus une gracieuse troupe de dames ;
Et l'une d'entre elles vint, comme la première,
Menant Amour à son côté droit

De ses yeux jaillissait une lumière
Qui paraissait un esprit enflammé,
Et dans mon enthousiasme, regardant sa démarche,
J'admirai la ressemblance d'un ange.

Puis, à qui en était digne, elle donnait un salut
Avec son regard, douce et affable,
Épandant sa vertu dans le cœur de chacun

Cette souveraine naquit sans doute au ciel,
Et descendit sur la terre pour notre salut
Bienheureuse donc celle qui l'approche !

BALLADE.

La Plainte.

O vous, qui par la voie d'amour passez,
Écoutez et regardez
S'il est une douleur pareille à ma douleur.
Je vous adjure, souffrez mon récit,
Et puis imaginez
Si je ne suis pas le séjour et la clé des angoisses.

Amour, non pour mon faible mérite,
Mais par sa propre noblesse,
Me plaça en une suave existence.
Chacun autour de moi allait, disant :
« Par quelle supériorité
A-t-il donc le cœur si joyeux ? »

Or, j'ai perdu tout le courage
Que m'inspirait mon trésor d'amour.

Je demeure triste et stérile,
Incertain, je crains de parler

Faisant comme ceux qui veulent par honte
Colorer et céler leur misère,
J'affiche au dehors l'allégresse,
Au dedans je pleure et me consume.



SONNET III.

Le Miroir céleste.

A la lumière qui toujours décrit son cercle,
Selon les haubans de l'empyrée,
Et dans son vol séjourne entre Mars et Saturne,
Comme le révèle l'astrologue, —

Celle qui dans mon âme y aspire sympathiquement
Ressemble avec un art souverain,
Et l'astre fixé au quatrième ciel
Lui donne la splendeur désirée,

Et la belle planète, Mercure,
De sa vertu décore son langage,
Et déjà le premier ciel lui est favorable,

Et l'étoile, que subjugue le troisième ciel,
Lui fait le cœur pur de tout artifice.
Ainsi l'ornent les beautés des sept cieux.

SONNET IV.

L'Amour pèlerin.

Chevauchant l'autre jour par un chemin,
Tout pensif et marchant contre mon gré,
Je trouvai Amour sur ma voie
En habit léger de voyageur

Pauvre et dénué, il paraissait,
Comme s'il eût perdu sa suzeraineté
Il cheminait rêveur et soupirant,
Et baissait la tête pour ne voir personne.

M'apercevant, il m'appelle par mon nom :
« Je viens, dit-il, d'un pays lointain
Où mon vouloir enchaînait ton cœur,

Je l'ai retiré pour servir de nouveaux charmes »
Alors je pris tant de part à sa peine
Qu'il disparut, je ne sais comment.

SONNET V.

Résignation.

Je le dis avec certitude : aucun bouclier
N'amortit le trait de ses yeux.
Je n'accuse pas cette grande puissance,
Mais le cœur dur et avare de merci.

Elle me cache son éclatant visage,
Et renouvelle la plaie de mon cœur,
Que je ne lave pas avec mes larmes,
Ni ne change avec ma plainte amère.

Ainsi, constamment belle et impitoyable,
Sauvage d'amour, ennemie de la pitié.
Mais mon affliction trop s'épanche,

Tant m'accable une douleur poignante,
Non que je lui garde aucun ressentiment ;
Bien plus que moi je l'aime, et lui suis fidèle.

SONNET VI.

Avis contre une Ruse d'Amour.

O douces rimes, qui allez parlant
De l'aimable dame honorée par chacun,
A vous viendra, s'il n'est venu encore,
Un chant salué par vous comme un frère

Je vous en conjure, ne l'accueillez point,
Par le seigneur qui enamoure les belles,
Car son langage ne renferme pas
Une chose, amie de la vérité.

Si vous étiez par ses paroles
Envoyées en message auprès de votre souveraine,
Sans vous arrêter, volez jusqu'à son logis,

Et soupirez : « O dame, à votre souvenance
Nous recommandons celui qui se désole
En gémissant : où est le désir de mes yeux ? »

SONNET VII.

Prière à des Dames.

N'aperçûtes-vous pas l'autre jour
Le gracieux visage par qui je meura?
Un seul de ses légers sourires
Anéantit toutes mes pensées.

Il jette à mon cœur des coups si rudes
Que la mort même semble me défier
C'est pourquoi, si vous rencontrez cette beauté
Dans les sentiers, sur votre route,

Par pitié restez avec elle,
Et rendez-la miséricordieuse,
Car ma vie par elle porte la mort

Pourtant sa compassion ranimerait
Mon âme accablée de tristesse
Daignez-le lui dire en mon absence.

BALLADE.

L'Amour messager.

Ballade, va trouver Amour,
Et présente-toi avec lui devant ma dame,
Afin que mon excuse, écrite dans ton chant,
Soit plaidée par mon seigneur.

Bien qu'assez courtoise voyageuse
Pour entrer hardiment partout,
Si tu n'amènes ce compagnon,
La beauté courroucée contre toi,
J'en ai peur, t'accueillerait mal.

Donc lorsqu'Amour et toi serez en sa présence,
Module avec une voix douce,
Après avoir demandé merci :
« Celui qui m'envoie, ô dame, vous adjure,
Pourvu que cela vous plaise,
D'ouïr son excuse, s'il en existe

Amour est là, qui par votre beauté,
En maître absolu, fait changer son visage,
S'il a tourné son regard vers une autre femme,
Songez pourquoi, car son cœur point ne change. »

Ajoute : « Il vous a gardé, ô dame,
Une foi si constante, que ses pensées
A vous obéir sont rapides.
Tout jeune il s'est voué à vous, et jamais n'en dévia. »

Si elle ne croit point ta parole,
Prie-la d'interroger Amour qui le sait,
Puis termine par une humble requête.
Si me pardonner la chagrine,
Par un message, qu'elle m'ordonne de mourir;
Elle verra son serviteur obéir.

Quand à l'Amour, clé de toute miséricorde,
Son éloquence plaidera bien ma cause.
Dis-lui, avant qu'il se retire :
« Seigneur, par mon harmonie suave,

Demeure encore près de ma souveraine, »
Et qu'il raisonne à son gré en ma faveur.
Et si ta prière la désarme,
Annonce la paix avec un air riant.

Pars, gentille ballade, suivant ta fantaisie,
Remplis ton message et recueilles-en l'honneur.



SONNET VIII.

Trouble passionné.

Tous mes pensers parlent d'amour
Mais il règne entre eux grande dissemblance
L'un me fait désirer son pouvoir,
L'autre le traite de folie.

Celui-là m'apporte douce espérance;
Cet autre m'arrache d'amères larmes.
Tous ensemble me font crier merci
Dans la crainte et l'angoisse de mon cœur

Ne pouvant me résoudre à rien,
Voulant m'exprimer et ne sachant que dire,
J'erre dans un égarement passionné.

Si je veux accorder mes sentiments contraires,
J'appelle à mon secours mon ennemie,
Notre-Dame la pitié, pour qu'elle me défende.

SONNET IX.

L'amour précurseur.

Je sentis s'éveiller dans mon cœur
Un esprit amoureux qui dormait.
Puis je vis venir de loin Amour
Si allègre qu'à peine le reconnaissai-je.

« Songe, dit-il, à me rendre hommage. »
Et à chaque parole, il souriait.
Quand il fut demeuré un instant avec moi,
Comme je regardais la route qu'il avait suivie,

J'aperçus Mona Vanna et Mona Bice,
S'avançant vers le lieu où j'étais :
Deux merveilles près l'une de l'autre.

Et, comme ma mémoire me le retrace,
Amour me dit : « Celle-là est le printemps,
L'autre a nom Amour, tant elle me ressemble. »

SONNET X.

Peinture de son état.

Bien des fois me vient à l'esprit
La triste condition qu'Amour m'impose,
Je gémis sur moi-même, et souvent
Je m'écrie: hélas! jamais nul n'éprouva rien de tel.

Car l'amour si brusquement m'assaille
Que la vie presque m'abandonne;
Un seul penser subsiste en moi,
Et de vous il me parle sans cesse.

Alors je m'excite et veux me secourir,
Et, presque mort, sans force, anéanti,
Je vais vous voir, espérant guérir.

Si je lève les yeux pour vous contempler,
Un tremblement se glisse en mon cœur,
Arrête mon pouls et fait partir mon âme.

SONNET XI

Supplication.

Ne voyez-vous pas un être qui succombe,
Et va pleurant, tant il se décourage?
Je vous en prie, si votre prudence vous retient,
Regardez-le pour votre honneur.

Dans sa consternation il revêt une couleur
Qui le rend semblable à une personne morte,
Et ses yeux enferment un tel deuil
Qu'il ne peut déjà plus les lever.

Quand quelqu'un charitablement le regarde,
Son cœur se fond à force de pleurer,
Et son âme crie, à force de souffrir.

Personne alors qui ne s'enfuie.
Tout haut il vous appelle en soupirant,
Et les autres disent : mieux lui vaudrait la mort!

SONNET XII.

A sa Dame qui le raille.

Avec les autres dames, vous raillez mon visage,
Sans penser pourquoi tout ému
On me voit figure si changeante
Devant votre beauté.

Si vous le saviez, le déni de votre pitié
Ne tiendrait pas contre preuve si claire.
Quand près de vous Amour me trouve,
Il prend audace et dur empire.

Cruel, et fondant sur mes esprits terrifiés,
Tuant les uns, chassant les autres,
Il demeure seul à se repaître de votre vue.

Voilà comment ma figure change,
Non toutefois sans que je souffre
Les tortures des malheureux vaincus.

SONNET XIII.

Ses émotions devant elle.

Tout ce qui apparait dans mon esprit s'éclipse,
Quand je vous contemple, ô ma douce joie!
Si je suis auprès de vous, j'entends amour
Me dire : « Fuis, ou tu périras de chagrin. »

Le visage est le miroir du cœur
Défaillant : Et moi, cherchant un appui,
Pendant l'ivresse de mon trouble extrême,
Je crois ouïr les pierres me crier : Meurs! meurs! .

Pèche alors quiconque ainsi me voit
Sans reconforter mon âme éperdue,
En me montrant compassion pour ma douleur.

Compassion que tue votre moquerie,
Puisée dans la vue morte
De mes yeux invoquant la mort.

SONNET XIV.

Désir ardent.

Je désire ardemment votre belle lumière,
Décevants regards dont j'ai reçu la blessure,
Car là où je suis mourant et raillé,
Cet ardent désir me ramène sans trêve.

Et qu'elle se montre simple ou brillante,
L'un et l'autre aspect m'éblouit.
La raison et la vertu me délaissent;
Mon désir devient mon seul guide.

Il me conduit plein de foi
A une mort douce par une douce erreur,
Reconnue seulement depuis ma perte.

J'ai grand deuil de mon tourment dédaigné,
Mais plus grand de voir avec moi, hélas!
La pitié trahie pour récompense.

SONNET XV.

Prière à Béatrice.

Entre vos mains, ô ma noble dame,
Je recommande mon esprit qui meurt,
Il s'en va plaintif, et Amour,
Le regardant avec miséricorde, le renvoie.

Vous m'avez enchaîné à sa domination,
Et depuis je n'ai eu la force de lui rien dire,
Hors ces paroles « Seigneur,
Que votre volonté soit la mienne ! »

Vous n'aimez certes pas l'injustice,
C'est pourquoi la mort, imméritée,
M'entre beaucoup plus amère dans le cœur.

Ma noble dame, pendant mon reste de vie,
Par le repos où je me consolais, qu'il vous plaise
De ne pas vous rendre chère à mes yeux.

BALLADE.

Vertu fière.

Vous qui savez raisonner d'amour,
Ecoutez ma ballade attendrissante,
Parlant d'une dame dédaigneuse
Dont la puissance m'a ravi le cœur.

Tant elle dédaigne quiconque la regarde,
Elle fait baisser les yeux par crainte ;
Autour des siens toujours se meut
L'image de toute cruauté.

Mais ils possèdent la douce figure
Devant qui l'âme noble soupire : merci!
Elle est si vertueuse, qu'à sa vue
Les soupirs s'exhalent de tous les cœurs.

Elle semble dire : « Je ne serai douce
Envers nul dont les yeux contemplent mes yeux,

Car je porte au dedans le maître aimable
Qui m'a fait sentir les dards des siens. »

Et en vérité on les contemple
Pour le découvrir, suivant qu'on l'envie,
Et l'inhumaine ainsi résiste,
Quand on la regarde pour l'honorer.

Jamais non plus je n'espère qu'elle daigne
Considérer un peu son prochain,
Tant est superbe dans sa beauté
Celle dont amour enchante les yeux ;

Mais que, suivant son vouloir, elle cache
Ses regards pour m'enlever ma félicité,
Alors mes désirs auront une vertu
Contre le dédain dont me paye amour.



SONNET XVI.

Les larmes de l'Amour.

Pleurez, amants, puisqu'Amour pleure;
Pleurez, en apprenant la cause de ses pleurs
Amour entend avec pitié gémir les dames,
Montrant dans leurs regards une douleur amère.

Car la hideuse mort a sur un noble cœur
Exercé sa mission cruelle,
Et flétri tout ce que le monde admire
Dans une dame courtoise · tout, l'honneur excepté

Apprenez combien Amour l'honora;
Je le vis se lamenter dans sa vraie forme
Sur la chère image défunte,

Et regarder souvent vers le ciel,
Où habitait déjà la belle âme
Qui fut une femme si gracieuse.

BALLADE.

Imprécation contre la Mort.

Hideuse mort, ennemie de la pitié,
Mère antique de la douleur,
Arrêt invincible et pesant,
Puisque donnant matière à mon cœur affligé,
Tu m'as rendu pensif,
Ma langue s'efforce à te maudire.

En te voyant si dure et si malfaisante,
Je veux publier
Ton crime, le plus grand des crimes,
Non que personne l'ignore,
Mais pour soulever contre toi
Dans l'avenir tous les servants d'Amour.

Tu as enlevé du siècle la courtoisie
Et tout ce qui pare une femme, la vertu

Dans sa grâce juvénile,
Et détruit l'amoureux charme.

Je ne désignerai pas davantage ta victime;
Son propre éclat assez la révèle.
Qui ne mérite point le saint
Ne saurait être la compagne de Béatrice.



SONNET XVII.

Prière à l'Amour.

Amour, devisons un peu ensemble ;
Sauve-moi du chagrin qui me fait penser.
Si tu désires nous charmer l'un l'autre,
Parlons de ma dame, ô mon seigneur.

Certes, le voyage paraîtra moins long
en prenant un aussi agréable loisir.
Déjà je trouve un nouveau delice à en converser
Et à raisonner sur son mérite.

Or, commence, Amour; l'honneur t'appartient.
Laisse-toi entraîner. N'est-ce pas la raison
Qui t'engage à me tenir compagnie?

Oh! la courtoisie le demande, et la pitié.
Délivre ma pensée ou mon âme;
Tu dois exaucer ma prière.

SONNET XVIII

Douce servitude.

Depuis si longtemps me tient Amour;
Il m'a si bien plié à son servage,
Qu'autant d'abord il me fut pénible,
Autant il est maintenant doux à mon cœur

Ainsi, quand il m'ôte la force,
Que mes esprits m'abandonnent et fuient,
J'éprouve dans mon être languissant
Une douceur infinie dont pâlit mon visage.

Et l'amour tout entier me subjugue;
Mes soupirs en parlant s'exhalent
Et s'envolent en appelant ma dame,

Pour qu'elle m'accorde plus de béatitude.
Voilà ce qui m'advient, lorsqu'elle me regarde,
Et ce regard à une modestie inconcevable

SONNET XIX.

Louange à Béatrice.

Des beaux yeux de ma dame émane
Une vertu remplie d'amour;
Quiconque la voit, s'incline
Pour l'admirer, et plus rien ne souhaite.

La courtoisie et la beauté la proclament leur déesse,
Elles font bien, car c'est une œuvre si parfaite,
Qu'elle paraît non humaine, mais divine,
Et toujours, toujours s'accroît sa renommée.

Heureux celui qui l'aime, en voyant
Les nombreuses vertus dont elle s'orne
Et si tu me dis, comment le sais-tu? — Je le sens

Mais si tu m'en demandes le nombre,
Je l'ignore? — elle n'en a pas une centaine,
Mais plus d'une infinité, et le double.

SONNET XX.

Deuxième louange.

Noble et courtoise paraît
Ma dame, quand elle salue,
La langue en devient saisie et muette,
Les yeux n'osent la contempler.

Elle marche escortée de louanges,
Bénignement vêtue de modestie,
Et semble exprès venue
Du ciel en terre pour montrer un miracle

Elle charme ceux qui l'envisagent;
Ses regards versent au cœur un ravissement
Incompréhensible, quand on ne l'a éprouvé.

Sur ses lèvres voltige
Un esprit suave et plein d'amour
Qui va, disant à l'âme : Soupire.

SONNET XXI.

Troisième louange.

Dans ses yeux, ma dame porte Amour;
Elle ennoblit tout par son regard.
Quand elle passe, chacun se retourne,
Elle fait battre le cœur de celui qu'elle salue.

Lors, tout pâle, il baisse le visage,
Et soupire, plein de son infimité
Devant elle fuient l'orgueil et la colère,
O dames, aidez-moi à l'honorer dignement.

Douceur modeste, humble pensée,
Naissent dans le cœur, quand on l'entend parler.
On nomme bienheureux celui qui la vit le premier.

Son aspect, quand elle sourit un peu,
Ne saurait s'exprimer ni s'empreindre dans la mémoire,
Tant est nouveau ce miracle charmant

SONNET XXII.

Quatrième louange.

Cette dame, qui me fait aller rêvant,
Porte sur son visage la vertu d'amour
Vertu dont le souffle réveille
Le noble esprit caché dans mon cœur

Tant elle m'a rendu craintif,
Depuis que j'ai reconnu mon doux seigneur
Dans ses yeux avec toute sa puissance,
Je veux les regarder, et je n'ose

Quand il advient que je les contemple
Ces yeux admirables, j'y vois le salut,
Où mon intelligence ne peut atteindre ;

Alors s'anéantit ma force,
Et l'âme, qui meut les soupirs,
Devient prête à m'abandonner.

SONNET XXIII.

Cinquième louange.

Il voit parfaitement le chemin du salut
Celui qui admire ma dame parmi les autres,
Et les compagnes qu'elle choisit
Doivent à Dieu mille grâces pour cette faveur.

Sa beauté toute puissante
N'excite en elles nulle envie,
Mais les revêt à son exemple
De dignité, d'amour et de foi.

Sa vue inspire l'humilité;
Sa vertu la pare gracieusement,
Et chaque belle en retire honneur.

Ses moindres actes sont empreints de noblesse.
Nul ne la rappelle à sa mémoire
Sans soupirer d'amour.

SONNET XXIV.

Sixième louange.

Dans les yeux de ma dame se déploie
Une clarté, si noble que là où elle brille
Apparaissent des effets dont nul ne peut décrire
La magie inconnue et sublime.

Et de leurs rayons pleut sur mon cœur
Une crainte si grande que j'en tremble,
Et je dis : « Ne les regardons jamais ! »
Puis j'oublie toutes mes épreuves.

Et je me tourne vers les victorieux,
En rassurant mes regards craintifs
Frappés d'abord par cette haute puissance.

Quand j'approche, voilà mes paupières qui se ferment,
Et mon courage s'éteint
Amour m'assiste en ma défaillance !

SONNET XXV.

La Blessure.

Le charme délicat de ce ravissant visage
Forme le dard que ses yeux ont lancé
Au centre de mon cœur, quand ils se tournèrent
Sur moi, qui contemplais fixement leur beauté

Alors je sentis la vie se rompre
Dans mes membres, et se troubler mes esprits,
Et mes soupirs qui s'exhalèrent
Disaient en pleurant ma blessure mortelle

Depuis pleure chaque pensée
Dans mon âme endolorie, où se peignent
Toujours de plus en plus ses perfections

Et l'un de ces regards dit à mon cœur:
« La compassion n'est pas notre vertu »
C'est pourquoi je me désespère

BALLADE.

Splendeur d'Amour.

Dames, je ne sais comment me juge Amour,
Il me tue et la mort m'est cruelle,
Car j'ai peur de ne plus le sentir

Dans le milieu de mon esprit rayonne
Une lumière des beaux yeux dont je rêve,
Lumière qui réjouit l'âme

D'heure en heure en descend, il est vrai,
Un rayon qui me sèche un lac
Du cœur, avant de s'éteindre

Amour fait cela, chaque fois qu'il me rappelle
La douce main et le serment chaste
Qui devaient rendre ma vie paisible

SONNET XXVI.

Le Remède.

Non, je ne puis rassasier mes yeux
De regarder son beau visage.
Je le contemplerai avec tant de fixité
Qu'en le regardant je deviendrai bienheureux

Ainsi l'ange qui, par sa nature,
Plane dans les hautes régions,
Savoure, en voyant Dieu, la béatitude,
Ainsi moi, créature humaine,

En regardant la figure
De celle qui possède mon cœur,
Je goûterai ici bas le bonheur,

Tant sa vertu s'épand et se déploie,
Quoique nul ne la découvre,
Excepté celui dont le désir l'honore

SONNET XXVII.

Vœu fantasque.

Guido, je voudrais que toi, et Lappo et moi,
Nous fussions pris par enchantement,
Et transportés dans un vaisseau qui, à toute brise,
Allât par la mer, suivant ton plaisir et le mien ;

Si bien que la tempête ou autre temps contraire
Ne pût lui apporter obstacle,
Et qu'ainsi entre nous vivant toujours,
Le talent de rester ensemble en accrût le désir ;

Et que le bon enchanteur mît avec nous
Dame Vanna et dame Bice
Qui vogue avec elle sur le nombre de trente ;

Et là, deviser sans trêve d'amour,
Et que chacune alors se trouvât fortunée
Comme nous le serions, j'imagine.

SONNET XXVIII.

Le Deuil.

AUX AMIES DE BEATRICE

Vous qui montrez si humble contenance,
Et dont les yeux baissés témoignent la douleur,
D'où venez-vous? Pourquoi votre visage
A-t-il pris la couleur de la pitié?

Avez-vous vu notre angélique dame,
Les traits baignés par une pieuse tristesse?
Dites-le moi, dames; mon cœur me le dit déjà,
Car vous marchez sans aucun aspect terrestre

Si vous venez de contempler une peine navrante,
Qu'il vous plaise vous arrêter quelque peu,
Et ne me celez pas ce que vous savez d'Elle

Vos paupières sont encore pleines de larmes,
Et votre figure si bouleversée. . .
Je tremble dans mon cœur de voir le même spectacle

SONNET XXIX.

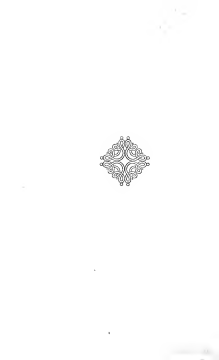
Réponse des Dames.

Serais-tu celui qui s'entretint souvent,
Seul à seul avec nous, de notre aimable dame?
Tu lui ressembles par la voix,
Mais autre nous paraît ta figure.

Pourquoi t'affliges-tu si lamentablement?
La pitié d'autrui s'en émeut.
L'as-tu vue pleurer, elle, que tu ne saurais
Cacher un peu l'angoisse de ton âme?

Laisse-nous donc gémir et tristement aller.
Nous consoler serait un péché grave,
Car nous l'avons ouïe parler dans les sanglots.

Tant sur ses traits la douleur s'est empreinte,
Quiconque sur elle aurait fixé les yeux
Serait tombé mort à ses pieds.



LIVRE PREMIER

(SECONDE PARTIE)

CANZONES

CANZONE I

Glorification de Béatrice.

Dames, qui avez l'intelligence de l'amour
Je veux m'entretenir avec vous de ma dame,
Non que j'espère la louer dignement,
Mais pour soulager mon esprit
Quand je songe à son mérite.
Amour me fait doucement sentir son charme,
Si je ne perdais toute hardiesse,
J'enamourerais chacun par mes récits
Mais je ne souhaite point tant m'élever,
La crainte me rendrait peut-être vulgaire.
Je vous retracerai ses nobles vertus,
Bien faiblement pour l'éclat dont elle brille,
Dames et demoiselles aimantes,
On n'en doit point converser avec tous

Un ange invoque ainsi la divine sagesse
« Seigneur, dans le monde apparait
Une merveille incomparable, procédant
D'une âme dont la splendeur monte jusqu'ici »
Le ciel, qui possédait toute chose parfaite,
Elle exceptée, la demande à son seigneur
Chaque saint la réclame par ses prières,
Et la Pitié seule prend notre défense
Et Dieu, sachant qu'il s'agit d'elle, répond
« O mes bien-aimés! souffrez en paix
Qu'elle reste là-bas jusqu'à mon heure
Il est sur terre un être qui s'attend à la perdre
Cet être dira dans l'enfer aux réprouvés :
« J'ai vu l'espérance des bienheureux »

Ma dame est désirée dans les hauteurs célestes
Écoutez une partie de ses merveilleux effets
Les dames qui veulent acquérir des manières nobles
Doivent rechercher sa compagnie,
Lorsqu'elle s'avance, Amour
Jette dans les cœurs vils une glace

Qui atteint et détruit leur pensée.
Sa vue anoblit ou consume
Quand elle en trouve quelqu'un digne,
Son regard la subjugue par sa magie.
Si elle lui accorde une salutation,
Il devient humble et oublie toute injure.
Dieu l'a dote d'une grâce plus singulière :
Qui lui a parlé ne saurait mal finir

Amour ajoute : « Comment créature périssable
Peut-elle être si pure et si belle? »
Puis il la regarde et atteste
Que le Créateur veut en faire un prodige,
Couleur de perle presqu'insensible,
Comme il convient à une dame.
La nature l'a donée de toute mansuétude,
Sa présence proclame la beauté.
De ses yeux, comme qu'ils se meuvent,
Jaillissent des esprits d'amour enflammés ;
Ils frappent les yeux qui les regardent
Et, en passant, troublent tous les cœurs

Amour règne sur son visage
Qu'on ne peut contempler sans éblouissement

Canzone messagère, tu parleras à maintes dames,
Errante par tous les sentiers.
Je t'avertis, car je t'ai élevée
Comme une jeune et simple fille d'amour.
Là où tu arriveras, soupire avec instance
«Enseignez-moi, pour que je remplisse mon message,
Celle dont la louange me décore »
Et si tu crains une démarche vaine,
Va, fuyant les âmes corrompues,
Parmi les dames et les hommes courtois
Ils te mèneront par la voie la plus courte,
Où tu rencontreras Amour avec ma souveraine,
En mon nom, prie-les fidèlement tous deux

CANZONE II.

Vision de la Mort.

Une dame compatissante, ornée de jeunesse
Et de toutes les perfections humaines,
M'assistait dans la chambre où j'appelais souvent la mort
En voyant mes yeux pleins de deuil,
Et en écoutant mes paroles vagues,
Effrayée, elle se mit à pleurer abondamment
D'autres dames, averties de mon état
Par celle qui pleurait près de moi,
La firent sortir et s'approchèrent
Pour savoir si je les entendais.
L'une d'elles me dit : « Ne dormez plus »
Et l'autre : « Pourquoi tant vous décourager ? »
Alors je quittai mes hallucinations
En prononçant le nom de ma dame

Ma voix était si douloureuse,
Si brisée par l'angoisse et les larmes,

Que seul j'entendis ce nom dans mon cœur.
Et avec toute la honte
Répandue sur mon visage,
Amour me fit tourner vers elles,
Et la couleur de mon teint
Leur donna l'idée de la mort
Ah! disaient-elles, rendons-lui la force.
Et elles priaient ensemble humblement,
Et me répétaient tour-à-tour :
« Quelle vision t'a ôté le courage? »
Lorsque je fus un peu ranimé,
Je répondis : — O dames, je vous l'apprendrai.

Réfléchissant sur notre fragile existence,
Je songeais combien brève est sa durée.
Amour pleura dans mon cœur, où il habite,
Et l'affliction remplit mon âme.
Je soupirais, disant dans ma pensée :
« Las! il faudra que ma dame meure! »
Et il me prit un égarement soudain.
Je fermai lâchement mes paupières alourdies,

Et tout consternés,
Mes esprits s'en allèrent errants,
Puis l'imagination
Hors de la connaissance et de la réalité.
Des femmes m'apparurent courroucées,
Me criant : « Toi aussi, tu mourras! tu mourras! »

Ensuite je vis beaucoup de choses confuses
Dans le vain songe où j'entrai.
Je me figurais être en un lieu inconnu,
Où marchaient par le chemin des dames échevelées,
Les unes pleurant, les autres traînant des plaintes,
Et lançant le feu de la tristesse.
Puis il me sembla voir peu à peu
Le soleil se troubler et l'étoile du soir surgir,
Et le soleil et l'étoile pleuraient.
Les oiseaux tombaient dans leur vol,
Et la terre tremblait
Puis un homme se montra, faible et décoloré,
Me disant : « Que fais-tu? Ignores-tu la nouvelle?
Elle est morte ta dame, cette belle créature! »

Je levai au ciel mes yeux baignés de larmes;
Et je vis, semblable à une pluie de manne,
Les anges qui s'en retournaient là-haut
Ils étaient précédés d'une petite nuée;
Derrière elle, ils chantaient en chœur hosanna.
Je vous l'exprimerais, s'ils avaient chanté davantage
Lors Amour m'appelant : « Je ne te le cache plus
Viens regarder ta dame gisante. »
Et l'image trompeuse
Me conduisit près de ma beauté morte
Au moment où je l'aperçus,
Des dames la couvraient d'un voile
Elle avait un air de modestie pure
Et paraissait dire « Je suis en paix »

Je devins si humble dans ma douleur,
Devant l'humilité peinte sur son visage,
Que je m'écriai « O Mort, je te crois douce.
Puisque tu reposes avec ma dame,
Tu dois désormais être une chose aimable,
Et changer ta dureté en miséricorde

Vois, j'ai soif d'être couché parmi les tiens.
Déjà je te ressemble Oh ! viens, mon cœur t'implore. »
Après avoir épuisé toute ma désespérance,
Je m'éloignai. Puis, quand je fus seul,
Je murmurai en regardant le royaume suprême :
« Belle âme ! heureux qui te contemple ! » ...
Vous m'éveillâtes alors, ô dames, dans votre compassion.



CANZONE III.

Invocation à l'Amour.

Amour, tu tires ta vertu du ciel,
Comme le soleil sa splendeur,
Dont la force s'accroît d'autant plus
Que son rayon rencontre un objet plus noble,
Et comme il dissipe froidure et ténèbres,
O puissant Seigneur, tu chasses
Toute bassesse des cœurs mortels
La colère contre toi longtemps ne lutte;
De toi chaque bien dérive,
Et tu meus le monde entier
Sans toi se trouve détruit
Tout notre pouvoir de bien faire,
Telle une peinture en un lieu noir
Ne peut paraître à la vue,
Ni charmer par la couleur et l'art.

Projette sur mon cœur ta lumière,

Comme l'étoile le rayon,
Puisque mon âme fut dès l'origine
Créée ta servante, ô puissance.
De là naquit une pensée qui m'entraîne
Par son attrayant langage
A contempler chaque belle chose,
Et plus elle plaît, plus s'en accroît le plaisir.
Ainsi, par le regard, dans mon esprit
A pénétré une jeunesse énamourante,
Qui m'a versé son feu ardent
Comme l'onde s'enflamme par la lumière
C'est pourquoi tes rayons confondus,
Avec les siens qui me resplendissent,
Rejailliront en s'élevant à ses yeux.

Combien noble et charmante dans sa personne,
Dans ses attitudes, et pleine de tendresse,
Tant l'imagination qui m'y excite
L'orne dans mon esprit où je la porte;
Non qu'il soit assez pur
Pour une merveille si haute,

Mais ton pouvoir ajoute son énergie
A mes facultés natives,
Sa beauté en forme l'éclatante manifestation.
Qu'on juge de son effet souverain
Sur ton digne servant.
Tel le soleil, signe du feu,
Ne lui ôte ni ne lui donne sa vertu,
Mais le rayon, en se projetant au loin,
L'y manifeste plus splendide.

Seigneur de sublime nature,
Dont émanent toute excellence
Et toute noblesse d'ici-bas,
Signale ta bienfaisante attitude.
Vois combien ma vie est dure;
De grâce, aie miséricorde.
L'ardeur dont tu m'épris pour cette belle
Me fait sentir au cœur trop lourd fardeau
Révèle-lui, Amour, par ta douceur
Mon grand désir de l'admirer.
Ne souffre pas que sa jeunesse

Me conduise à la mort !
Qu'elle ne sache encore comme elle m'enchante,
Ni combien je l'aime avec force
Ni que ses yeux recèlent ma paix.

Grand sera ton honneur, si tu m'aides,
Et pour moi bienfait précieux !
Car, je le sens, au point où je me trouve,
Je ne puis plus affranchir ma vie
Mes esprits sont tellement combattus,
Si tu ne me prêtes secours,
Ils ne sauraient éviter la ruine
Que ta puissance discrètement agisse,
Comme le mérite beauté si chère,
Digne d'un cortège de félicités,
Elle venue dans le monde
Pour assurer son empire
Sur quiconque la contemple



CANZONE IV.

Douleurs de l'absence.

La belle étoile, qui mesure le temps,
Ressemble à la dame dont l'attrait me captive,
Et planant dans le ciel d'Amour,
Et comme l'étoile par sa figure
Chaque jour illumine le monde,
De même, celle dont je parle illumine
Les âmes nobles et dignes
Avec l'éclat de son visage,
Et chacun l'honore
En admirant sa clarté accomplie.
Par elle dans l'esprit subjugué
S'épand une vertu parfaite,
Et vraiment elle déploie sous le ciel
Une lumière, conductrice des bons,
Avec la splendeur de sa beauté
Or, beaucoup plus que je ne l'exprime,
J'en suis parti enamouré,

Comme son pouvoir le commande
Je porte dans mon souvenir son image,
Source des larmes douloureuses
Que distillent mes paupières.

« O gracieuse dame, lumière que je verrais,
Si j'étais encore là d'où je suis parti,
Tout dolent et consterné »
Ainsi dit en pleurant mon cœur plaintif.
Elle est plus belle dans ma mémoire,
Mon langage ne saurait la peindre,
Je n'ai point l'intelligence assez ornée
Pour parler d'un être si sublime,
Ni pour bien décrire mon mal.
Par elle mes pensers se meuvent,
Car mon âme a pris l'empreinte
De son admirable personne,
J'éprouve un désir de la contempler,
Né du souvenir de ses charmes,
Et mon ardent vouloir le stimule,
Ce désir jamais ne m'abandonne,

Il me la fait appeler sans trève.
Hélas! je n'ose mourir.
La vie dolente en pleurant me mène,
Et si je ne dois avouer tout mon tourment,
Je ne le garderai non plus secret
Au moins j'exciterai la compassion
De ceux qu'Amour tient captifs,
Si peu qu'en disent mes paroles

A ma pensée revient chaque chose,
Vue par moi en elle,
Ou bien entendue
Je suis comme celui qui jamais ne repose
Ma vie peu à peu s'épuise
Dans les plaintes et dans la langueur
Toute remembrance me cause un martyre
Si elle m'a montré de l'affection,
Quand j'ai quitté sa demeure,
Nouveau motif pour que je me désole,
Et si parfois je me la remémore
Paraissant fâchée contre moi,

Ou bien dénuée d'amour,
Il m'arrive comme il m'arrivait,
J'éprouve un plus grand besoin de pleurer.

Mes jours amoureux s'enfuient
Sur les traces du désir qui m'entraîne vers elle,
Et il m'entraîne sans réserve;
Et le déluge de pleurs qui me dévaste,
Lorsque je me représente cette gracieuse dame,
M'inonde plus poignant encore,
Et je ne saurais dire ce que je deviens.
Je me rappelle alors le temps
Où je la voyais quelquefois,
Et sa figure, peinte en moi-même,
Surgit si vivante que je me sens défaillir.
Je ne puis faire connaître mon état,
Hélas! je ne veux jamais plus
Goûter joie ni consolation,
Jusqu'à ce que son beau visage me luise.

Toi, tu n'es point belle, mais douloureuse.

O ma nouvelle canzone, et je t'envoie
Telle, où tu seras par aventure
Écoutée de ma souveraine,
Par le lui respectueuse et gémissante,
En la saluant d'abord, puis tu lui diras
Comment je n'espère plus désormais
La revoir avant ma fin, car je ne crois pas
Vivre encore une bien longue vie.



CANZONE V.

Nouvelle glorification de Béatrice.

Amour, qui dans mon esprit
Me parle ardemment de ma dame,
Agite souvent avec moi des matières
Où notre entendement s'égare
Son langage doucement résonne
Et l'âme captivée soupire
« Malheureuse, pourquoi ne puis-je
Moduler ce que j'ouïs sur ma souveraine ! »
Certes il me faut laisser d'abord,
Si je veux la chanter, les discours
Au-dessus de mon intelligence,
Et même une partie des intelligibles,
Parce que je ne saurais les redire.

Donc, si mes vers paraissent faibles,
Cadençant ses louanges,
Accusez-en mon esprit débile,

Et notre langage impuissant à retracer
Tout ce qu'Amour exprime
Le soleil, tournant autour de l'univers,
Ne voit pas une chose égale à celle
Qui brille dans le lieu où séjourne
La dame dont me fait deviser amour.
Toute céleste essence l'admire,
Et ceux d'en bas, qui s'en enamourent,
La trouvent encore dans leurs pensées,
Lorsqu'Amour y verse sa paix.
Elle plaît tant à son créateur
Qu'il épand sa vertu sur son être,
Au delà des facultés de notre nature.
Son âme vierge, dotée d'une si haute grâce,
La manifeste par ses actes.
Ses beautés sont choses notoires,
Et ses yeux de couleur, où gît la lumière,
En lancent des messages au cœur plein de désirs,
Qui, aspirant l'air, deviennent des soupirs.

La vertu divine descend sur sa personne,

Comme dans l'ange qui la contemple,
Et la candide femme ignore qu'un ange
L'accompagne et se mire en ses actions.
Là où elle parle, s'incline
Un esprit d'amour qui recèle la foi,
Comme son haut mérite surpasse nos facultés.
Ses manières suaves par le monde
Vont, comme des témoignages,
Proclamer Amour de la sorte :
« On peut dire cette dame noble,
Noble et beau tout ce qu'elle enferme
Et qui porte sa similitude. »
Son aspect réjouit et persuade,
Car elle ressemble à une merveille,
Où se retrempe notre croyance.
Ainsi elle fut créée pour l'éternité.

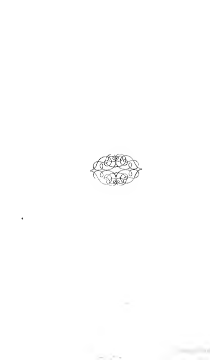
Ainsi sur son visage apparaissent
Les prémices des joies du Paradis.
Amour les place comme à son lieu
Dans ses regards et dans son doux sourire.

Elle dépasse notre entendement,
Comme un rayon solaire la vue fragile,
Et moi, qui ne peux soutenir son éclat,
J'en dois sobrement discourir.
Sa beauté fait pleuvoir des étincelles de feu
Animées par un esprit sublime,
D'où découle toute pensée bonne;
Leurs flèches rompent, comme un tonnerre,
Les vices innés qui rendent les humains vils.
Que la femme dont chacun blâme les attraits,
Parce qu'elle n'est humble ni sage,
Regarde cet exemple de modestie!
Telle, pour humilier tout pervers,
L'orna le moteur universel.

Canzone, tu sembles contredire
Une sœur nommant dédaigneuse et fière
Celle que tu peins là si modeste.
Or, tu sais le ciel serein et lumineux,
Et son calme inaltérable.
Mais, suivant notre vue, pour de nombreuses raisons,

Nous nommons parfois ténebreux le soleil.
Ainsi quand je l'appelle orgueilleuse,
Je ne la considère point dans sa réalité,
Mais plutôt selon l'apparence.
Tant je la craignais et tant je la crains,
Elle me paraît toujours fière,
Chaque fois que je vais où elle m'écoute.
Excuse-toi donc s'il le faut,
Et quand tu le pourras, retourne en sa présence
Lui soupirer : « Si vous l'agréez, ô ma dame,
Je vous chanterai en tous pays.





LIVRE PREMIER

(TROISIÈME PARTIE)

AMOUR ET REGRETS

SONNET I.

Le triste Pressentiment.

Un jour s'en vint à moi la Mélancolie
Je veux, me dit-elle, rester un peu avec toi.
Et il me sembla qu'elle conduisait
La Douleur et la Colère pour compagnes

« Va-t-en » lui criais-je,
Et comme un Grec elle me répondit
Et tout en raisonnant dans mon âme,
Je regardai, et je vis s'avancer Amour,

Vêtu nouvellement d'un drap noir,
Sur sa tête il portait un voile,
Et certes il versait de vraies larmes

« Qu'as-tu, pauvre enfant? » lui demandai-je.
Et il me répondit : « j'ai du malheur et du chagrin,
Car notre dame se meurt, ô mon doux frère ! »

SONNET II.

Pendant la maladie de Béatrice.

Dames à la douloureuse attitude,
Quelle est votre compagne gisante, abattue?
Serait-ce pas celle qui est peinte en mon cœur?
Oh! si c'est elle, ne me le cachez pas davantage.

Combien est changé son aspect!
Combien sa figure amaigrie!
Elle ne semble plus représenter
Celle qui fait paraître les autres heureuses.

— Si tu ne peux reconnaître notre dame,
Épuisée comme elle est, cela ne nous surprend,
Car même chose nous arrive.

Mais considère la noble expression
De ses yeux, tu la reconnaîtras...
Ne pleure plus, te voilà déjà tout défait.

SONNET III.

L'Angoisse.

D'où venez-vous ainsi pensives?
Dites-le moi, s'il vous plaît, par courtoisie
J'ai peur que ma dame ne cause
Votre contenance attristée?

O nobles femmes, ne passez pas dédaigneuses,
Et veuillez vous arrêter un peu sur le chemin,
Pour parler à l'infortuné qui souhaite
Recevoir quelque avis de son sort,

Dût-il apprendre une nouvelle pesante...
Amour m'a si complètement repoussé
Que chacun de ses traits me réserve une blessure

Regardez bien ma consomption,
Car mon esprit commence à s'enfuir,
Si vous ne me rassurez, ô dames

CANZONE

Prière à la Mort.

O Mort, puisque je ne trouve à qui me plaindre,
Ni personne qui de pitié pour moi soupire,
N'importe où je regarde et en nul séjour,
  Puisque tu es celle qui me dépouille
De toute hardiesse et me revêts de douleur,
Et tourne contre moi toute fortune adverse,
  Puisque tu peux, ô Mort, faire ma vie
Misérable ou fortunée, comme il te plaît,
  Il me faut dresser vers toi ma face
Colorée à la manière de celle des morts.
Je viens à toi comme à une être miséricordieux,
  Pleurant, ô Mort, la douce paix
  Que ton dard m'enlève, si tu immoles
La dame entraînant avec elle mon cœur,
Celle qui de tout bien est la source véritable.

  O Mort, de quel bonheur tu me sèvres,

Car devant toi je viens en pleurant!
Je ne te le signale pas, mais tu peux en juger,
Si tu regardes mes yeux mouillés de pleurs,
Si tu regardes la torture soufferte en mon âme,
Si tu regardes ton insigne que je porte.
Hélas! déjà la peur de tes coups
M'a ainsi réduit? Que fera le désespoir,
Si je vois éteinte la lumière des beaux yeux
Où les miens trouvent de si aimables guides!
Tu conspires et veux ma ruine.
Tu goûteras doux plaisir dans mes lamentations.
Je tremble pour elle, et je le sens.
Pour avoir des peines moins stridentes,
Je voudrais mourir, et personne qui me tue.

O Mort, si tu enlèves cette merveille,
Dont le haut mérite montre à l'intelligence
La perfection admirée en elle,
Tu répudies la vertu et tu la défies.
Tu ravis aux grâces leur asile;
Tu étouffes le puissant effet de la merci

Tu anéantis la beauté qu'elle possède,
Brillante au-dessus de toute autre,
Comme il en doit être d'une chose, reflétant
La clarté du ciel dans une créature si digne.
Tu romps et divises la bonne foi
De l'amour vrai qui la dirige.
Si tu enfermes, ô Mort! sa belle lumière,
Amour pourra bien dire où il règne
« J'ai perdu mon plus beau fleuron. »

O Mort, aie donc regret du grand désastre
Dont sa disparition nous menace,
Le plus grand jamais éprouvé.
Détends ton arc pour qu'il ne lance pas,
Chassée au loin par la corde, la flèche
Que, pour transpercer son cœur, tu y as déjà mise.
Pitié au nom de Dieu! regarde ce que tu fais;
Refrène un peu ton audace effrénée,
Soudain mue par la soif de frapper
Celle en qui Dieu versa tant de grâces
Éveille sans retard ta pitié, si tu en as,

Car il me semble déjà voir le ciel s'ouvrir
Et les anges de Dieu ici-bas descendre,
Pour emporter l'âme sainte de la créature
En l'honneur de qui on chante là haut.

Canzone, tu juges combien est frêle
Le fil auquel s'attache mon espérance,
Et ce que je deviens sans ma dame.
Donc avec ton discours doux et humble
Lève-toi, ô ma nouvelle fille, ne tarde point,
Ma confiance en toi a inspiré ma prière
Avec l'humilité, ta compagne,
O ma pieuse, va devant la Mort
Romps les portes de sa cruauté,
Et obtiens pour récompense un heureux fruit
Si ta supplication écarte
L'arrêt mortel, que la nouvelle en parvienne
A notre souveraine et la ranime!
Qu'elle dévoue encore au monde sa personne
Cette âme pure, dont je suis le servant.

BALLADE.

L'offrande douloureuse.

Venez et oyez mes soupirs,
Cœurs tendres! la pitié le demande.
Inconsolables, ils se frayent un passage,
Sans quoi je mourrais de douleur.

Puisque mes tristes yeux me refusent,
Malgré mes prières instantes,
Helas! de pleurer sur ma dame,
Assez pour que mon cœur se brise dans les larmes;

Vous m'entendrez l'appeler bien des fois
L'âme chaste qui s'est envolée
Vers un lieu plus digne d'elle;

Et vous voyez dédaigner cette vie
Par celui dont l'âme navrée
A perdu sa beatitude.

SONNET IV.

Pleur funèbre.

Il m'est ravi le doux aspect
De la beauté que je voudrais rejoindre,
Pour elle en pleurant je me lamente et soupire
Loin de son visage ineffable.

Angoisse profonde et accablante
Qui me fait endurer cruel martyre
Hélas! je respire à peine,
Comme un homme privé d'espérance.

Oh! sans cela, j'irais léger et libre de chagrin
Mais puisqu'elle n'apparaît plus sur le seuil,
Amour m'afflige, et je prends le pleur des morts;

Et tant il me dépouille de courage,
Toutes les choses agréables à autrui
Me deviennent pénibles et adverses.

SONNET V.

A des Pèlerins.

Ah! pèlerins qui vous en allez pensifs,
Peut-être pour une chose absente,
Venez-vous de lointaine contrée,
Comme votre aspect l'annonce?

Car vous ne pleurez pas, quand vous passez
Par le milieu de la cité dolente,
Comme des personnes qui ne savent
Ni n'entendent le triste événement

Si vous consentiez à rester pour l'entendre,
Certes, mon cœur soupirant me le dit,
Tout en larmes, vous ne partiriez plus.

Notre ville a perdu sa Béatrice,
Et les paroles qu'un homme en peut dire
Ont la vertu de faire pleurer les autres.

CANZONE I.

Deuxième lamentation.

Mes yeux, attristés par les chagrins du cœur,
Ont en pleurant souffert tant de peines,
Les voilà vaincus désormais.
Si je veux soulager la douleur
Qui par degrés me conduit à la mort,
Il me faut parler en exhalant mes plaintes.
Hélas! je me souviens, je m'entretenais de ma dame
Volontiers avec vous, ses aimables compagnes
Je ne veux rien confier à nulle autre,
Sinon à celles qui ont un cœur noble,
Et je répéterai avec des larmes
« Elle s'en est allée subitement au ciel,
En laissant Amour et moi désolés. »

Elle est au plus haut des cieux, Beatrice,
Dans le royaume où les anges ont la paix,
Elle siége avec eux et nous a quittés.

Ce qui nous l'a ravie n'est ni l'excès du froid
Ni l'excès de la chaleur, comme il advient pour les créatures,
Mais uniquement sa douceur sainte
La lumière de sa modestie
Pénétra brillante dans les cieux,
L'éternel Seigneur émerveillé
Eut une volonté douce
D'appeler à lui tant de vertu.
Il la fit monter jusqu'à sa demeure,
Car il sait que notre triste sphère
N'est pas digne d'un si admirable objet ;
Elle a quitté sa belle enveloppe
Cette âme pure et pleine de grâce

Glorieuse, elle est allée habiter un lieu digne d'elle ;
Qui ne la pleure, quand il en parle,
A un cœur de pierre méchant et vil.
Aucun sentiment humain n'y subsiste.
Un cœur bas, même avec haute intelligence,
Ne peut la comprendre.
Aussi jamais n'y viendra le besoin des larmes

Mais la tristesse et le chagrin,
Désir de soupirer et de mourir,
Interdisent toute consolation à ceux
Qui voient par la pensée ce qu'elle fut,
Et comme le sort nous l'a enlevée.

Mes soupirs me donnent de poignantes étreintes,
Quand le souvenir a mon âme austère
La retrace, elle qui a déchiré mon cœur,
Et bien des fois, songeant a la mort,
Il m'en arrive un rêve si doux
Que ma figure change de couleur,
Quand ces imaginations me saisissent.
L'affliction de tous côtés m'inonde
Et je suis rappelé a moi par ma peine
Devant mon propre aspect.
La honte m'oblige a fuir les hommes,
Puis pleurant, et seul dans ma lamentation,
J'invoque Béatrice et dis : « Maintenant tu es morte. »
Et tandis que je l'invoque, je me sens plus fort

Pleurer de douleur et soupirer d'angoisse
Me brise le cœur, quand je me trouve seul
En serait ému qui me verrait !
Telle s'écoule ma vie, depuis
Que ma dame s'en est allée dans le monde nouveau.
Nul langage ne saurait l'exprimer,
Et quand je le voudrais, ô dames,
Je ne saurais vous peindre quel je suis,
Tant l'amère existence me torture :
Existence bien misérable.
Il me semble que chacun,
En regardant mes levres tremblantes,
Me dise : « Je t'abandonne »
Mais quelle que soit ma destinée,
Ma dame le voit d'en haut, et j en espere merci

O ma triste Canzone, va tout en larmes
Retrouver dames et demoiselles a qui tes sœurs
Etaient accoutumées à porter la joie ;
Toi, fille de ma tristesse,
Va-t'en inconsolable et demeure avec elles

SONNET VI.

Défaillance.

Hélas! par la force des nombreux soupirs,
Hélas! par les pensers renfermés dans mon âme,
Mes yeux sont vaincus et n'ont plus le courage
De regarder personne qui les regarde

Ils sont tels qu'ils paraissent deux désirs
De pleurer et de montrer la douleur,
Et souventes fois, ils pleurent tant qu'Amour
Les ceint de l'auréole du martyre

Ces pensers et ces soupirs que j'exhale
Jettent leur pâmoison à mon cœur,
Amour attristé y défaille, tant il souffre.

Parce qu'ils ont en eux, les douloureux!
Écrit le doux nom de ma dame
Et de nombreuses paroles touchant sa mort

BALLADE.

Troisième lamentation.

Je ne dois plus jamais
Voir la dame, source de ma désespérance,
Chaque fois, hélas! que je me le remémore,
Cette douloureuse pensée
Rassemble un flot d'anxiétés dans mon sein,
Et je dis à mon âme . « Que ne pars-tu ?
Les tourments que tu souffriras,
Dans un siècle pour toi déjà si pénible,
Me font songer avec effroi. »
J'appelle la mort
Comme un suave et fortuné repos,
Et lui murmure avec amour : « Viens,
Je suis jaloux de ceux qui meurent. »

Lors tous mes soupirs se confondent
En un son lamentable
Qui va l'appelant sans cesse

Vers la mort tous mes vœux se tournent,
Car ma Béatrice
Fut victime de sa barbarie
Sa beauté si charmante,
En disparaissant de notre vue,
Devint une radieuse et immaterielle beauté.
Dans les cieux elle epand
Une lumière d'amour saluée par les anges,
Et tant elle ravit, s'en émerveille
Leur cour intelligente et sublime.



SONNET VII.

L'Anniversaire.

A DES VISITEURS.

Elle était présente à ma mémoire
L'auguste dame que pleure Amour,
A l'heure où sa puissance
Vous fit regarder ce que je faisais.

Amour la sentait dans ma pensée.
Or, il se réveilla en mon cœur abattu,
Disant aux soupirs : « Allez, sortez. »
Et chacun dolent s'en allait.

Pleurant, ils fuyaient ma poitrine,
Avec une voix, compagne ordinaire
Des larmes douloureuses de mes tristes yeux.

Mais ils s'échappaient avec une vive peine
Ceux qui allaient, disant : « O intelligence noble,
Ce jour forme l'année où tu montas au ciel ! »

SONNET VIII.

La Dame consolatrice.

Mes regards ont vu quelle compassion
S'est réfléchie sur votre figure,
En observant l'aspect et l'attitude
Que m'imprime parfois la douleur

Alors je crois que vous pensâtes
A la condition de ma sombre vie,
Et mon cœur honteux s'effraya
De laisser lire dans mes yeux sa faiblesse

Et je me dérobai soudain aux vôtres, sentant
Que si les larmes affluaient dans mon sein,
Elles étaient soulevées par votre présence

Je disais dans mon âme triste
« Sans doute il est avec cette belle, Amour
Qui me fait aller ainsi pleurant »

SONNET IX.

A la même Dame.

Couleur d'amour, expression de pitié
Jamais plus admirablement ne se peignirent
Sur le visage d'une dame, contemplant
Regards pieux et larmes plaintives ;

Jamais plus que sur le vôtre, devant
L'aspect de mes lèvres gémissantes.
Aussi par vous une crainte assiége mon esprit
C'est que mon cœur ne se brise.

Je ne puis interdire à mes yeux éteints
De vous envisager bien des fois
Dans leur désir de pleurer.

Et tant vous accroissez ce désir,
Son ardeur les consume ;
Mais votre vue arrête mes sanglots.

SONNET X.

Le nouvel Amour.

Noble penser qui s'entretient de vous
Revole souvent dans mon âme,
Il parle si doucement d'Amour
Qu'il entraine avec lui le cœur.

Et l'âme dit au cœur : « Quel est celui
Qui vient consoler notre deuil,
Et dont le charme si puissant
Éloigne toute autre idée? »

Le cœur répond : « Ame pensive,
C'est un platonique et nouvel amour,
Qui apporte devant moi ses désirs.

Sa vie et toute sa puissance
Emanent des yeux de cette belle secourable,
Emue par notre martyre. »

SONNET XI.

Reproches sur sa faiblesse.

Les pleurs amers épandus par vos sources
Depuis si longtemps, ô mes yeux,
Faisaient l'émerveillement des personnes
Compâtissantes, comme vous voyez

Or, il paraît que vous l'oublieriez,
Si j'étais assez félon
Pour ne pas vous détourner de tout autre objet,
En vous rappelant l'être tant pleuré.

Votre vanité m'avertit
Et m'épouvante; je crains fort
Le visage d'une beauté qui vous regarde.

« Vous ne devez jamais, sinon dans la mort,
Oublier votre dame morte. »
Ainsi dit mon cœur, puis il soupire.

CANZONE.

Les deux Voix.

Vous dont l'intelligence meut le troisième ciel,
Écoutez la voix qui s'éveille en mon cœur.
Je n'ose le dire à d'autres, tant elle me paraît neuve.
Le ciel qui subit votre puissance,
Nobles créatures que vous êtes,
Me plonge dans l'état où je suis,
Et le récit des impressions de mon existence
Semble s'adresser directement à vous.
C'est pourquoi je vous prie de l'entendre.
Je vous dirai l'étrangeté du cœur,
Comme pleure en lui l'âme triste,
Comme lui devise un esprit contraire,
Émané du rayon de votre étoile.

La seule vie de mon cœur dolent
Est un suave penser offert
Mainte fois aux pieds de votre seigneur,

Là où je voyais glorifier une sainte
Dont il m'entretenait si tendrement;
Mon âme ravie soupirait : « Je veux y aller. »
Or, advient un esprit qui le met en fuite,
Et l'asservit avec force,
Au dehors apparaît le trouble intérieur.
Il me fait admirer une dame
Et me dit : « Qui veut voir son salut
S'attache à la contempler,
S'il redoute l'angoisse des soupirs! »

Puis l'esprit nouveau, luttant contre son adversaire,
Détruit l'humble penser qui me parle toujours
D'une ange couronnée dans le ciel,
L'âme pleure encore son deuil,
Et gemit : « O malheureuse, comment a fui
Ta Miséricorde consolante? »
Chagrine, elle dit ensuite à mes yeux :
« Quand donc vîtes-vous en pleurant cette dame?
Je le savais bien, entre ses paupières
Doit résider celui qui tue mes pareilles.

Vaine fut mon espérance...
A peine l'eus-je regardée, j'en suis morte. »

— « Tu n'es point morte, mais consternée,
O âme qui te lamentes »
Répond un esprit de noble amour
« La gente dame, dont tu sentis le charme,
A complétement transformé ta vie,
Tu t'en effraies, tellement elle est devenue lâche.
Vois Béatrice, miséricordieuse et modeste,
Courtoise et sage, dans son altitude,
Et songe à la proclamer désormais souveraine.
Si tu ne t'égares pas encore, en la découvrant
Ornée de si hauts miracles,
Tu t'écrieras : « Amour, seigneur sincère,
Voilà ta servante, règne selon ton plaisir. »

Ils seront rares, je le crois, ô canzone,
Ceux qui saisiront bien le sens de ton discours,
Tant tu leur tiens un langage ardu et subtil.
Mais si, par aventure, dans ta course

Tu rencontrais des personnes
Qui ne te paraîtraient pas bien sagaces,
Alors je te prie de te reconforter.
Dis-leur, ô ma nouvelle fille chérie :
« Comprenez au moins combien je suis belle. »



SONNET XII.

Retour à la Pensée de Béatrice.

O mes paroles errantes par le monde,
Vous naquîtes lorsque je commençai
A moduler pour la dame vers qui je m'égarais :
« Vous dont l'intelligence meut le troisième ciel »

Allez à celle tant connue de vous.
Pleurez tant qu'elle ouïsse vos sanglots,
Et dites lui : « Nous sommes vôtres, et jamais
Vous ne pourrez nous voir plus dévouées »

Avec la première ne restez pas, car Amour n'y séjourne,
Mais demeurez aux alentours avec un vêtement,
Pareil à celui de vos anciennes sœurs

Et quand vous trouverez des dames de mérite,
Soupirez humblement à leurs pieds
« Tous mes hommages vous sont dus. »

SONNET XLI.

L'Exaltation.

Au delà de la sphère qui plus largement tourne
S'élance le soupir exhalé de mon cœur:
Intelligence nouvelle que l'amour
Lui inspire en pleurant pour l'entraîner là haut.

Quand il touche au but de son désir,
Il voit une beauté recevant des honneurs,
Et si brillante que dans son resplendissement
L'esprit pèlerin s'en émerveille.

Telle sa vision Lorsqu'il me la retrace,
Je ne le comprends pas, tant il parle sublimement
Au cœur plaintif, désireux de l'entendre.

Je sais seulement qu'il parle de cette noble femme,
Parce qu'il me rappelle souvent Béatrice,
Et ceci, ô mes chères dames, je l'entends bien

LIVRE DEUXIÈME

LE

PÈLERINAGE

RIMES PROFANES

SONNET I.

Le Renouveau.

Voici l'heure ou le monde s'orne et se revêt
De feuilles et de fleurs, où s'égaie toute prairie,
Où le ciel se dégage de la froidure et des nuées,
Où les animaux commencent leur fête;

Où chacun semble se disposer à l'amour,
Où les oiselets chantent et gazouillent,
Laissant les cris et les plaintes stridentes,
Epandus par les monts, par les vals et les forêts;

Car la saison douce, éclatante et joyeuse,
Le printemps vient avec sa verdure.
Je renais dans l'allégresse et renouvelle mon espérance,

Comme celui tenant honneur et vie
Du Seigneur, aimé par dessus les autres,
Et qui pour moi, son servant, ne fut point avare

SESTINE I.

Primavera.

Fraiche rose nouvelle,
Gracieuse Primavera,
Par les rivages et par les prés,
Je chante joyeusement
Vos délicates louanges a la verdure.

Vos louanges délicates,
Qu'on les renouvelle dans la liesse
Chez les grands et chez les petits,
Et par tous les sentiers !
Que les oiseaux les chantent,
Chacun dans son langage,
Dès le soir et dès le matin
Sous les arbustes verdoyants.
Que tout le monde chante,
Car le temps vient, comme le prouve
Votre noblesse notoire,

Vous serez une angélique créature.

Une ressemblance angélique
Repose en vous, ô dame.
Dieu! combien s'aventura
Mon amoureux désir!
Votre figure enjouée,
Surpassant nature et coutume,
Forme une chose admirable.
Les femmes vous nomment entr'elles
Deesse, comme vous êtes
Tant vous paraissez ornée,
Je ne saurais la décrire.
Comment imaginer quelque chose
Au dessus de la nature!

Au dessus de la nature humaine
Dieu créa votre doux charme,
Et vous fit par essence
Entièrement souveraine
Pour que votre image

Ne s'éloigne pas de moi,
La bienfaisante Providence
Désormais ne me soit cruelle !
Si de m'être plu à vous aimer
Vous semble un outrage,
Ne m'en jetez pas le blâme.
Amour seul m'y contraint,
Contre lui ne tient force ni mesure.



BALLADE I.

La Couronne de Fleurs.

Pour une couronne
Que j'ai vue, toute fleur
Va me faire soupirer.

Je vous ai vu porter, ô Dame,
Une gracieuse couronne de fleurs,
Et j'ai vu voltiger sur elle
Un chérubin du doux amour,
Et dans son chant délicat,
Il chantait : « Qui me verra
« Louera mon Seigneur. »

Si j'étais où se trouve
Ma Fleurette belle et gentille,
Alors je dirais à ma dame,
Qui porte mes soupirs sur sa tête :
« Pour accroître les désirs,

Vient ici une beauté
Couronnée par l'Amour. »

Mes nouvelles paroles,
Composant la ballade des fleurs,
Ont pris pour mieux plaire
Un vêtement donné à d'autres.
Or donc, vous êtes priée
De faire honneur à tout homme
Qui chantera cette ballade.

BALLADE II.

Le Remercîment.

Ma dame, le doux seigneur qui, dans vos yeux,
Luit vainqueur de toute puissance,
Me promet votre mansuétude.

C'est pourquoi là où il habite,
Et où il a maintes félicités pour compagnes,
Il attire à lui toute bonté,
Comme à la source souveraine.

Mon espoir s'y ranime sans cesse
Il s'éteindrait dans la lutte,
Si Amour contre l'adversité
Ne le soutenait avec sa vue,

Avec le souvenir du lieu charmant
Et des fleurs suaves qui revêtent
Ma pensée d'une couleur nouvelle,
Grâce à votre douce courtoisie.

SONNET II.

L'Amour platonique.

Plusieurs, voulant dire ce qu'est Amour,
Furent assez éloquents; mais ils ne purent
Donner complètement sa physionomie véritable,
Ni définir sa haute essence.

Certains le représentent comme une ardeur
Enfantée dans l'esprit par la pensée;
D'autres comme un désir de possession,
Éclos pour la volupté du cœur.

Je dis, moi, qu'Amour n'a point de substance,
Ni un corps qui revête une figure,
Mais qu'il est une passion puisée dans le désir,

Séduisante d'aspect, inspirée par la nature
Voilà pourquoi la volonté du cœur est la plus forte,
Et celle-là suffit, tant que dure le plaisir

SONNET III.

La Bolonaise.

Hélas! je croyais trouver pitié,
Quand ma courtoise dame se fut informée
De la grande affliction de mon cœur;
Et je trouve dédain, cruauté,

Vive colère, au lieu de mansuétude;
Et déjà je me juge comme un être mort,
Me sentant déçu et condamné
Par celle qui devait me donner assurance.

La voix de ma pensée me reproche
De ne plus vivre que dans son espoir,
Et si sa compassion m'accorde ta paix

J'en conclus qu'il me faut désormais mourir,
Car pour mon malheur je vis Bologne,
Et la belle dame attirant mon regard

SONNET IV.

Analogie de l'Amour.

Amour et cœur noble sont même chose,
Comme le marque la sentence du sage,
Quand l'un s'aventure sans l'autre,
C'est comme l'âme raisonnable sans la raison.

La nature, lorsqu'elle est amoureuse,
Ouvre à l'Amour le cœur pour asile,
Il s'y repose dans un sommeil
Tantôt long, tantôt rapide.

Puis la beauté apparaît chez une dame vertueuse
Qui plaît aux yeux, et dans le cœur se glisse
Un désir de posséder l'objet enchanteur.

Et ce désir parfois tant persiste,
Qu'il y éveille l'esprit d'amour.
Ainsi un cavalier distingué agit sur une dame.

BALLADE III.

La Pargoletta.

(LUCQUES.)

« Je suis une jeune fille belle et inconnue,
Et je descends, pour me montrer à vous,
Des merveilles et du lieu où je pris naissance.
Je naquis au ciel, et j'y retournerai encore
Pour enchanter les élus à mon éclat.

Qui me voit sans m'aimer
Jamais ne comprendra l'amour,
Car la nature joyeuse
N'éprouva aucun refus,
Quand elle me demanda au Créateur
Qui voulut me faire votre compagne, ô dames

Chaque étoile en mes yeux épanche
Et sa splendeur et sa vertu.
Mes beautés sont nouvelles sur la terre,
C'est pourquoi je descendis d'en haut

Nul ne peut les connaître, excepté celui
Qu'Amour inspire pour charmer le monde. »

Ces paroles se lisent sur le visage
D'une jeune fille — ange, apparue ici naguère.
Et moi qui, pour me sauver,
La contemplai fixement,
Je suis prêt à perdre la vie;
Car ayant reçu profonde blessure
D'une puissance cachée dans ses yeux,
Je vais pleurant et ne me calme plus.

SONNET V

L'Holocauste.

Qui regardera jamais sans peur
Dans les yeux de cette belle jeune fille!
Tellement ils m'ont blessé, je n'attends plus rien,
Sinon la mort, la mort impitoyable

Voyez combien rude mon épreuve,
Mon existence est marquée entre toutes
Comme un exemple, afin que nul
Ne se risque à contempler son visage.

Autrefois le sort me la réserva,
Depuis qu'il fut écrit qu'un homme
Périrait pour délivrer les autres.

Et pour cela, je fus comme entraîne
A évoquer sur moi l'ennemie de la vie.
Telle la vertu de ces étoiles perles.

BALLADE IV.

Vision d'Amour.

De grâce, ô vision légère,
Comme une ombre d'amour,
Apparue subitement à mes yeux,
Aie pitié du cœur que tu as frappé;
Il espère en toi et meurt de désir.

Tu as, ô vision légère, sous une forme surhumaine,
Allumé le feu dans mon âme
Avec ton langage qui fait mourir.
Puis, par l'action de ton esprit brûlant,
Tu as fait naître la bienfaisante espérance,
Au lien où tu me souris.

De grâce, ne la retiens pas, car j'ai foi en elle;
Mais regarde plutôt la passion qui me brûle.
Déjà des milliers de dames, pour avoir été tardives,
Ont porté la peine des douleurs d'autrui.

SONNET VI.

La Séduction.

Tournez vos regards et voyez qui m'entraîne,
Car je ne puis plus vivre avec vous.
Honorez Amour ; il est celui
Qui martyrise les cœurs pour les aimables dames

Cette puissance qui tue sans courroux,
Priez-la qu'elle me laisse encore vivre.
Sa durée, je vous l'assure,
Se prolonge tant que l'homme soupire.

La cruelle s'est emparée de mon esprit ;
Elle me peint une enchanteresse,
Et toute ma vertu s'envole sur sa trace.

J'entends sans trêve une voix argentine me disant :
« Ne veux-tu donc pour rien
Prendre une dame si charmante à ma vue? »

SONNET VII.

Le Refus.

Par le chemin où court la beauté,
Quand Amour donne l'éveil à sa fantaisie,
Passe une dame pleine d'assurance,
Comme si elle croyait me tenir.

Puis elle arrive au pied de la tour,
Silencieuse quand l'âme consent.
Soudain elle entend une voix lui dire :
« Lève-toi, belle dame, et ne t'approche pas. »

Car, lorsque celle qui siége là-haut
Demanda le sceptre de la souveraineté,
Amour satisfit son vœu.

Et la dame, se voyant éconduite
Du lieu où Amour séjourne,
S'en revint le visage rouge de dépit.

CANZONE I.

A la Piétra.

(PADOUE.)

Je veux être dans mon langage aussi âpre
Que l'est dans ses actes cette belle pierre;
Elle acquiert à toute heure
Une dureté plus grande et une plus rude nature,
Et revêt sa personne d'un manteau de jaspe;
Soit par sa vertu propre, soit que tout dard s'y émousse,
Aucune flèche ne l'atteint à nu.
Elle tue sans se soucier de l'homme qui se détourne
Et s'éloigne du trait mortel,
Inévitable et rapide comme s'il était ailé,
Déchirant autrui et brisant toute arme
Je ne suis pas comme elle et ne puis me défendre

Je ne trouve nul bouclier qu'elle ne transperce,
Nul lieu pour m'abriter de son visage,
Et comme la fleur sur la tige,
Elle occupe la cime de ma pensée.

Mon mal, bien visible, m'a rendu pareil
A la nef marine que ne soulève plus l'onde.
Le poids qui m'effondre,
Mes rimes ne pourraient l'exprimer.
O angoisseuse et impitoyable lime
Qui sourdement use mon existence,
Pourquoi n'ai-je pressenti
Que tu me rongerais ainsi le cœur écorce à écorce,
Et combien mes plaintes accroissent ton audace!

Je me trouble encore plus, quand j'y songe,
Dans le lieu où la traîtresse attire d'autres regards,
La crainte étouffe ma pensée,
Si bien qu'elle se dévoile à peine.
Je n'éprouve aucun effroi de la mort,
Qui déjà me dévore avec les dents de l'Amour.
Dans mon âme alanguie
S'éteint la force, et mon œuvre s'énerve,
Cette pierre m'a presque enterré.
Amour tient suspendu sur moi
Le fer avec lequel il blessa Didon,

Amour à qui je crie : merci !
L'appelant et le priant avec ferveur,
Et lui, me refuse toute pitié.

Puis, levant la main par intervalle, il raille
Ma faible vie, ce pervers;
Étendu et renversé,
Il me cloue, tout brisé de secousses, sur le sol.
Alors dans mon esprit s'amasse une tempête stridente.
Le sang dispersé dans les veines
S'enfuit vers le cœur
Qui l'appelle. . ce dont je reste pâle
Il me frappe au-dessous du bras gauche
Violemment, et le coup y retentit,
Et je m'écrie : « S'il frappe une seconde fois,
Avant le coup, j'aurais senti la mort! »

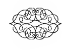
Je voudrais lui voir fendre par le milieu
Le cœur de la cruelle qui déchire le mien;
La mort me paraîtrait alors moins hideuse,
La mort où sa beauté m'entraîne,

Sa beauté tant au soleil qu'à l'ombre
Scélérate homicide et larronnesse.
Ah! que n'est-elle cette larronnesse,
Pour moi comme moi pour elle, dans un ravin propice!
Je crierais aussitôt : je vous secours.
Et ferais volontiers comme elle
Dans la blonde chevelure
Qu'Amour crêpe et dore pour me consumer,
Je mettrais la main et me réjouirais.

Si j'avais la tresse blonde
Qui est pour moi un fouet et une discipline,
M'en saisissant avant la troisième heure,
Avec elle je passerais de Vêpres à l'Angelus,
Et n'aurais clémence ni courtoisie.
Je ferais comme l'ours, quand il badine,
Et si l'Amour m'en flagellait,
Je m'en vengerais au centuple.
Ces beaux yeux, d'où jaillissent les étincelles
Qui enflamment mon cœur assassiné,
Je les regarderais de près et fixement

Pour les punir de leur fuite,
Et puis avec amour je leur rendrais la paix.

Canzone, va-t-en droit à cette dame
Qui m'a frappé au cœur et qui me dérobe
Ce dont j'ai la plus vive convoitise;
Perce le sien d'une flèche
Et mérite honneur par cette vengeance.



SONNET VIII.

Désespérance.

Il n'est bois aux nœuds si robustes,
Ni pierre encore si dure
A qui cette cruelle, artisan de ma mort,
N'inspire de l'amour avec ses beaux yeux

Malheur à qui fixement la regarde!
Elle doit lui percer le cœur, s'il ne s'arrête
Il lui faut mourir sans recevoir
La récompense espérée.

Hélas! pourquoi si grand charme
Habite les yeux d'une beauté si impitoyable,
Ne conservant sa foi à personne?

Superbe, insensible à toute pitié,
Si pour elle quelqu'un meurt, elle ne le regarde plus,
Et lui dérobe ses attraits.

CANZONE II

La Beauté de Marbre.

Amour, tu le vois bien, cette dame
En aucun temps n'a souci de ton pouvoir
Seulement elle s'est faite dame des autres belles,
Puis se reconnaissant ma souveraine
Par ton rayon qui luit sur mon visage,
Elle s'est élue dame de toute cruauté,
Et ne semble pas avoir un cœur de dame,
Mais de bête féroce la plus froide à tes atteintes.
Par le temps chaud comme par la froidure,
Elle me paraît comme une dame
Formée d'une belle pierre
Par la main de celui qui m'a sculpté dans la pierre.

Et moi, plus que la pierre, inébranlable
A t'obéir pour la beauté de cette dame,
Je porte caché le coup de la pierre
Avec laquelle tu m'as frappé comme une pierre,

Importune depuis longtemps.
Je suis blessé au cœur où je suis pierre,
Jamais pierre on ne découvrira
Qui, par la force du soleil ou de ses rayons,
Ait assez de lumière ou de vertu
Pour me défendre contre cette pierre,
Afin de n'être point mené par sa froideur
Là où la mort me rendra froid.

Seigneur, tu sais que par le froid glaçant
L'eau devient pierre cristalline
Sous la bise du nord où le grand froid règne,
Et l'air toujours en élément froid
Se convertit comme l'onde et la dame,
Dans cette région dont le froid les glace.
Ainsi devant son aspect boréal
Mon sang se fige en tout temps,
Et le penser qui m'abrège le plus les heures
Se transforme en corps froid dans mon âme,
Et s'épanche par le milieu de la prunelle
Où pénètre l'impitoyable lumière

En elle se réunit l'éclat de toute beauté,
Et le froid de toute rigueur cruelle
Lui court par le cœur où la clarté ne parvient.
C'est pourquoi elle brille si belle à mes yeux,
Quand je l'admire, que je la voie en pierre,
Soit en autre lieu où je dirige ma vue.
De ses regards s'épand la douce lumière
Qui me rend aveugle pour toute autre dame,
Comme si elle était pour moi la plus sensible.
Je la proclame de nuit et de jour,
Uniquement pour la servir à l'heure propice,
Pour elle seule je souhaite longtemps vivre.

O vertu, toi qui étais la première,
Avant le temps, le mouvement et l'éclatante lumière,
Prends pitié de moi dans mes mauvais jours
Descends désormais dans mon cœur;
Au dehors, ne laisse plus échapper le froid,
Qui ne me permet pas comme aux heureux du beau temps.
Si, dans un tel état, tu me fais subir
Le temps orageux, cette gracieuse pietro

Me voudra coucher sous une étroite pierre
Pour ne plus me lever, sinon après longtemps,
Quand je verrais si jamais ici-bas
Fut dame belle comme cette sauvage dame.

Canzone, je la porte dans mon esprit,
Et quoique toujours elle soit pierre,
Elle me ranime, où me paraît glace tout homme
Or, je brûle de tenter par cette froidure
La nouveauté qui brille dans ta forme,
Et qui ne fut rêvée en aucun temps



SONNET IX.

Malédiction.

Je maudis le jour où je vis pour la première fois
La clarté de vos yeux perfides,
Et l'heure où vous vîntes sur la cime
De mon cœur pour en arracher la vie.

Et je maudis la lime amoureuse
Qui a poli les paroles et les belles couleurs,
Par moi trouvées et mises en rimes,
Pour vous faire honorer à jamais du monde.

Et je maudis mon esprit opiniâtre
A retenir l'objet qui le tue,
C'est-à-dire votre charmante et inexorable figure ;

Par elle se parjure si souvent Amour,
Que chacun rit de lui et de moi,
Et la roue de mon sort tourne à l'aventure.

SONNET X.

Ardeur et Glace.

Aucune chose ne me paraît plus cruelle
Que la dame pour qui j'égare mes jours,
Et dont le désir se pose en un lac glacé,
Comme le mien dans le feu d'amour

Oui, de cette impitoyable et dédaigneuse
Voir la grande beauté m'apaise,
Et tant je m'adire dans mon tourment,
Nul autre charme n'ose attirer mes yeux,

Vers elle seule se tourne mon ardeur vive,
Et mon amour constant garde l'inconstante,
Autant que je subis l'acerbe fortune.

Donc, puisque jamais la superbe
N'est vaincue, Amour, jusqu'à ce que j'expire,
Avec moi soupire un peu par pitié.

SESTINE.

Le Printemps.

Amour me conduit maintefois à l'ombre
De dames aux cous très gracieux,
Plus blancs que fleurs d'aucune herbe
Il en est une, vêtue de vert,
Qui me tient au cœur comme vertu dans la pierre,
Et entre les autres me paraît la plus belle.

Quand je regarde cette dame gentille,
Dont la splendeur chasse l'ombre,
Sa lumière me frappe tant que le cœur s'empierre
Et s'endolorit, car ses collines,
Creusées entre elles, sont d'amour plus vertes
Qu'en aucun temps ne fut jamais nulle herbe.

Jamais herbe ne posséda vertu
Égale au pouvoir de cette dame,
Qui s'empare de mon cœur resté florescent,

Pour moi, je lui appartiens comme son ombre
Et n'ai plus de vie, sinon comme sur la colline
Sa plus haute et plus blanche pierre.

Mon cœur devient dur comme une pierre,
Quand je la vois âpre comme une herbe,
Au doux temps où fleurissent les collines,
Et le zéphyr caresse humblement toute dame,
Par amour de celle qui me donne ombre,
Plus noble que ne fut jamais feuillée verte.
Donc le temps froid, chaud, blanc ou vert,
Me rend joyeux, telle grâce m'octroie
Le grand plaisir que j'ai de rester à l'ombre.
Ah! que doux fut la voir sur l'herbe
Tourner à la danse, beaucoup mieux que nulle dame,
Dansant un jour par près et par collines.

Quel que je sois, entre monts et collines,
Ne m'abandonne pas, Amour; mais tiens-moi en verdeur,
Comme jamais cavalier pour dame,
Qui se fit jamais sculpter en pierre.

Ou aucune forme ou couleur d'herbe,
Ayant douce puissance comme son ombre.

Ainsi me contente amour et me fasse vivre a l'ombre
D'obtenir joie et bonheur par cette dame,
Qui sur sa tête mit ma guirlande d'herbes.



SESTINE.

L'Été.

Il me semblait voir à l'ombre un noble essaim
De belles dames aux cous charmants,
Se jetant de l'herbe l'une à l'autre.
Elle était là celle pour qui je suis plein d'ardeur
Et ferme en mon amour comme dans le mur la pierre,
Ou plus que jamais aucun autre en sa dame.

Si je lui porte un amour sincère,
Nul ne doit s'émerveiller, ni prendre ombre
Que mon cœur en obtienne son trésor,
Car autrement elle abaisserait les collines
Et changerait, comme de verte couleur
Change la belle herbe coupée.

Je puis le dire, elle orne l'herbe
Que pour s'orner toute dame porte
Mêlée aux fleurs et aux tendres feuilles vertes,

Et tout resplendit sa douce ombre,
S'en réjouissent vallons, plaines et collines,
La pierre, j'en suis certain, en reçoit une vertu

Oui, certes, je serai plus vil que la pierre,
Si elle n'avait pour moi la valeur de l'herbe
Elle a pu déjà dresser monts et collines
Dont nul autre ne pourrait être dame,
Hors elle seule, dont j'aime l'ombre
Comme l'oiselet sous la feuille verte

Si j'étais humble verdure,
Je pourrais mettre en œuvre le charme de toute pierre,
Sans que jamais aucune se cachât sous l'ombre,
Car je suis sa fleur, son fruit et son herbe,
Mais nulle n'a puissance comme cette dame,
Soit qu'elle monte ou descende, ô collines

Chaque fois que je m'en sépare, il me semble
Être un homme des monts, et je me sens plein de verdeur,
Tant il m'agrée de l'avoir pour dame;

Quand je ne la vois pas, comme une pierre
Je me tiens, et contemple fidèle comme l'herbe
Cette âme, dont l'ombre me plaît davantage.

Plus rien ne désire, sinon rester toujours à l'ombre
De la beauté, première entre les nobles dames,
Comme entre les autres fleurs, herbes et feuilles.



SESTINE.

L'Automne.

Au déclin du jour, et au grand cercle d'ombre,
Hélas! me voici venu, et au blanchir des collines,
Alors que la couleur s'efface sur l'herbe;
Mon désir ne change point de verdeur,
Tant il est enraciné dans la dure pierre
Qui parle et sent comme si elle était femme.

Pareillement cette jeune dame
Se tient glacée comme neige à l'ombre,
Le doux temps ne la meut pas plus qu'une pierre,
Le doux temps qui réchauffe les collines
Et les fait passer du blanc au vert,
Quand il les couvre de gazon et de fleurs.

Alors, avec une guirlande d'herbe sur la tête,
Elle éclipse dans notre esprit toute autre dame,
Car le blond crêpé de ses cheveux

Se mêle si gracieusement à la verdure
Qu'Amour y vient reposer à l'ombre,
Et Amour m'a emprisonné entre de petites collines
Plus fort que ne l'eût fait la pierre calcinée.

Ses beautés surpassent la vertu de la pierre,
Et aucune herbe ne guérit sa blessure.
J'ai fui par les plaines et par les collines
Pour me sauver d'une telle dame;
Elle ne peut contre sa lumière
Me rendre tertre ombreux, coteau,
Ni muraille jamais ni verte feuille.

Je l'ai déjà vue habillée de verdure,
Elle aurait pétrifié l'amour
Que je porte néanmoins à son ombre,
D'où je l'ai appelée en un beau pré d'herbe
Amoureuse, comme si elle était encore femme,
Et close à l'entour de très hautes collines

Mais les fleuves retourneront bien aux collines.

Avant que ce bois tendre et vert s'enflamme
Comme moi devant la belle dame,
Car pour elle je dormirais sur la pierre
Tout mon temps, et j'irais paissant l'herbe
Pour voir ses vêtements y épandre leur ombre.

Chaque fois que les collines projettent une ombre plus noire,
La jeune dame sous une riante verdure
La fait évanouir, comme une pierre sous l'herbe



CANZONE IV.

L'Hiver.

Je suis arrivé au point du cercle annuaire
Où l'horizon, quand le soleil se couche,
Nous fait paraître le ciel double,
Et l'étoile d'amour se tient là éloignée
Par le rayon lumineux qui l'enfourche
Obliquement et lui sert de voile,
Cet astre, qui console la gelée,
Se montre entièrement à nous par le grand arc
Dans lequel chacune des sept planètes
Verse une légère ombre; et pourtant ne se disperse
Un seul des pensers d'amour dont est chargé
Mon esprit qui, plus dur que pierre,
Conserve l'image d'une pierre.

Des sables Éthiopiens se lève
Un vent voyageur chassant l'air troublé,
Par la sphère du soleil qui l'échauffe,

Il passe la mer et rassemble en abondance
Les nuages, et si un autre tourbillon ne les dissipe,
Notre hémisphère se ferme à toute chaleur,
Se condense et tombe en blancs flocons
De froide neige, et en pluie ennuyeuse
Dont l'air s'attriste, et tout pleure.
Mais l'Amour, qui retira ses filets
Au ciel par le vent qui souffle,
Ne m'abandonne pas, tant est belle
L'inhumaine qui m'est donnée pour dame.

Tout oiseau, ami de la chaleur, a fui
Des contrées d'Europe qui jamais
Ne perdent leurs étoiles glaciales,
Et les autres oiseaux ont posé une digue à leur voix
Pour ne plus chanter qu'au temps de la verdure,
Excepté pour gémir;
Et tous les animaux gais
Par nature, sont dégagés d'amour,
Car le froid amortit leurs esprits,
Tandis que les miens ressentent plus d'ardeur.

Les doux pensers ne me sont point enlevés
Ni donnés par la variation du temps;
Une beauté me les inspira naguère.

Elles ont passé leur saison, les feuilles
Que fait eclore le bélier
Pour orner le monde, et l'herbe est morte;
Et tout rameau vert se dérobe à nous,
Excepte sur le sapin, le laurier et le pin,
Ou tout autre arbre gardant sa verdure;
Et la saison acerbe et rude
Fait mourir sur les plages les fleurs,
Atteintes par le souffle de la bise.
Mais l'amoureuse épine,
Amour me la laisse au cœur,
Et je suis resolu à la porter toujours,
Tant que je vivrai, si je vis toujours.

Les fleuves versent leurs ondes fumantes
Par les vapeurs internes que la terre
Tire du fond de l'abime et pousse en haut

Qu'une promenade par un beau jour me plairait!
Les grandes eaux débordent à cette heure,
Et seront gonflées tant que sévira le rude hiver.
Le globe se forme une enveloppe semblable au ciment,
Et l'onde morte se change en cristal,
Par la froidure qui l'assaille du dehors;
Et moi, dans ma propre lutte,
Je n'ai point reculé d'un pas arrière
Ni ne veux reculer, car si le martyre est doux,
La mort doit le surpasser en douceur.

Canzone, que deviendrais-je dans la saison
Nouvelle et suave, quand ruisselle
De tous les cieux amour sur le monde!
Déjà par ces gelées
Amour palpite en moi seul, non ailleurs.
Deviendrais-je comme un homme de marbre,
Quand une jeune fille a un cœur de marbre?

CANZONE V.

Missive à une Florentine.

L'impitoyable souvenir qui regarde
En arrière le temps évanoui,
Livre d'un côté combat à mon cœur;
Et de l'autre le désir passionné, qui m'attire
Vers la douce contrée d'où j'ai fui,
Me sollicite avec la force d'amour;
Et je ne me sens pas un assez grand courage
Pour résister longtemps, ô ma noble dame,
Si votre assistance ne m'aide à vaincre.
Donc si vous en daignez pour mon salut
Tenter jamais l'entreprise,
Qu'il vous plaise m'accorder votre salutation,
Où réside le soutien de mon énergie.

Qu'il vous plaise, ô ma dame, ne pas refuser
Sa prière au cœur qui tant vous affectionne,
Car de vous seule il espère son secours.

Un bon maître ne serre pas le frein
Pour secourir son serviteur, quand celui-ci l'appelle.
Je ne défends pas ce cœur, mais mon honneur
Certes son tourment me brûle davantage,
Quand je me prends à songer, ô souveraine,
Que la main d'Amour en lui vous a peinte.
Aussi vous devez en avoir sollicitude plus vive,
Je vous adjure que sa consolation s'approche,
Afin de lui rendre plus chère encore votre image

Si vous me prescrivez, ô ma douce fiance,
D'accorder un délai à la grâce implorée,
Sachez-le bien, je ne puis le soutenir;
J'ai usé la mesure de ma force.
Ne le voyez vous point, hélas!
Je cherche maintenant l'espérance dernière,
Et vais supporter tous les fardeaux de l'homme
Jusqu'à la mort, sa condition finale,
Avant de rencontrer son meilleur ami,
Et il ignore s'il le trouvera jamais.
Et s'il arrive qu'on déçoive son attente,

La chose espérée n'est point la plus chérie,
Ni la mort la plus agile et la plus amère.

Et vous, celle que j'aime le plus,
Vous pouvez m'accorder un don suprême,
Vous en qui repose le mieux mon espoir,
Je souhaite le vie seulement pour vous servir,
Et les seules choses à votre honneur.
Toutes les autres me deviennent importunes.
Vous pouvez me donner ce que nulle femme n'ose
Le oui ou le non, remis tout entier en votre main
Par l'amour, ce dont je m'estime heureux,
La foi que je vous jure emane
De votre maintien affable,
Car tous ceux qui vous admirent vraiment
Jugent votre mansuétude intime à vos dehors

Que votre salutation commence
Et arrive jusque dans mon cœur,
Il l'attend, noble dame, vous l'avez compris
Mais lorsqu'elle y pénétrera, retenez-le encore,

Elle sera suivie par le rayon qu'Amour
Lança le jour où je fus enflammé.
C'est pourquoi il demeure clos à tous,
Hors à ses messagers, car eux savent l'ouvrir
Par la puissance de sa vertu cachée.
Ainsi dans mes anxiétés sa venue
Me serait néfaste sans la compagnie
Des envoyés du seigneur, dont je suis captif.

Canzone, que ta marche soit prompte,
Un temps court désormais reste pour ton voyage.



SONNET XI.

Sur ses Amours frivoles.

(A CINO.)

Je me croyais complètement privé
De vos rimes, messire Cino;
Maintenant il faut chercher une autre route
Vers mon navire, plus éloigné du rivage.

Mais j'ai mainte fois ouï dire
Que vous cédez à tout hameçon,
Veuillez donc prêter un peu
Votre doigt fatigué à votre plume

Qui s'énamoure comme vous le faites,
Et se livre et s'attache à tout plaisir,
Montre légères les flèches de l'amour.

Si votre cœur se plie à tant de caprices,
Pour Dieu, je vous prie de l'amender,
Afin d'accorder vos actes à vos douces paroles

CANZONE VI.

La Montanina.

(DANS LES ALPES.)

Amour, laisse-moi m'affliger,
Car ma nation me hait,
Et me représente privé de toute vertu.
Accorde-moi de pleurer comme je le souhaite,
Afin que ma douleur en éclatant
Se retrace dans mes paroles comme je l'éprouve
Tu veux ma mort, et j'en gémis.
Mais qui me défendra, si je ne sais exprimer
Tout ce que je souffre de tes atteintes!
Qui jamais me croira si martyrisé,
Si tu ne m'aides à peindre mon tourment,
Fais, ô Seigneur, qu'avant ma fin
Cette cruelle ne l'apprenne de moi ni de personne,
La pitié rendrait moins beau son beau visage

En vain je fuis; son image vivante m'assiège

L'âme folle qui s'ingénie à souffrir,
Sur sa dame belle et insensible
Modèle et colore sa peine,
Puis l'admire, et quand elle est enivrée
De l'ardent désir que lui versent ses regards,
Elle s'emporte contre elle-même,
Attisant le feu où triste elle s'incendie.
Quel sage raisonnement refrènera
La tempête dont le tourbillon m'agite?
L'angoisse non comprimée
S'épanche sur les lèvres et se fait entendre,
Tout en proclamant l'éclat de ses yeux.

La figure ennemie, victorieuse et cruelle,
Maîtrise ma volonté, suivant sa fantaisie ;
Son image m'entraîne au lieu où elle habite,
Comme le semblable court au semblable.
Je sais comment la neige fond au soleil.
Mais, fasciné, je fais comme le malheureux
Qui, sous le joug étranger, va droit où gît la mort
Quand je suis près, il me semble ouïr

« Hé bien! allons, laisseras-tu périr cet homme? »
Je me retourne pour voir a qui me recommander,
Et je trouve seulement pour escorte
Les yeux qui m'assassinent sans merci

Ce que je deviens, ainsi flagellé, Amour le dirait seul,
Et non moi, absorbé dans mon anéantissement
Si mon âme redescend dans mon sein,
Elle ne conserve aucune remembrance
Des heures de sa léthargie.
Quand je renais, songeant à la main meurtrière,
Je ne puis me ranimer, et sur ma face décolorée
Se traduit la parole entendue dans mon être
Si elle vibra un instant avec un doux sourire,
Mon visage longtemps après reste sombre,
Car mon esprit ne se rassure point

Amour, ainsi tu m'as, au milieu des Alpes,
Relégué dans la vallée du fleuve
Le long duquel tu regnes sur moi avec plus d'empire,
Là, tu m'étreins, mort ou vivant, selon ton vouloir,

Pour le plaisir des yeux inhumains
Qui en brillant me conduisent au trépas.
Hélas! en ce lieu dames ni personne accorte
Ne compatissent à mon mal.
Si elle-même n'en témoigne aucun regret,
Espérerais-je un soulagement d'une autre!
Et mon exil de ta cour, ô puissant Seigneur,
Ne guérit point la blessure de ton dard.
Elle a forgé à son cœur un bouclier d'orgueil.
Toute flèche dans son vol s'y émousse :
Le cœur armé n'est atteint d'aucun trait.

O ma Canzone montagnarde, tu pars,
Peut-être verras-tu Florence, ma patrie,
Elle qui me bannit de son sein,
Vide d'affection et dépouillée de pitié?
Si tu pénètres dans ses murs, portes-y ce message :
« Désormais mon maître ne peut vous combattre
Là, d'où je viens, une chaîne le lie,
Et, fléchît-il votre cruauté,
Il n'aurait point la liberté de revenir. »

SONNET XII.

Le lieu sauvage.

(A CINO.)

Puisque je ne trouve personne
Pour m'entretenir du seigneur, notre suzerain,
Je dois satisfaire mon grand désir
D'épancher mes bonnes pensées.

Ne cherchez aucun motif
A mon fâcheux et long silence,
Sinon le lieu où j'habite, lieu misérable,
Ingrat pour qui loge les talents.

Ici pas une femme dont Amour anime le visage,
Pas un homme qui soupire d'amour,
Et qui le ferait, on l'appellerait fou

Hélas ! messire Cino, comme les temps changent
Pour notre malheur et contre nos écrits,
Depuis qu'on cultive si peu le bien.

CANZONE VII.

Les Confessions du cœur.

A DE JEUNES DAMES

Un ennui profond me consume,
Et le martyre et la pitié
Me causent un tourment pareil
Hélas! bien douloureusement,
Je sens se recueillir contre mon gré
Le souffle du dernier soupir
Dans ce cœur frappé par de beaux yeux,
Quand Amour le perça de ses mains
Pour me conduire au point où il me brise.
Hélas! que de regards doux et suaves
Se lèveront sur moi, quand ils commenceront
Ma mort qui me navre tant aujourd'hui,
Disant: « Notre lumière apporte la paix » —

« Nous donnons la paix au cœur chéri de vous, »
Disent à mes yeux ceux de la belle dame

Mais à peine je découvre dans leur langage
Que par l'attraction de ses grâces
Ma pensée m'était déjà ravie tout entière,
Avec les insignes d'Amour ils se tournent ailleurs,
Et leur victorieuse puissance
Ne se révèle plus une seule fois,
De là est restée triste mon âme
Qui en attendait sa consolation.
Maintenant le voici presque mort
Ce cœur dont elle était l'épouse,
Et par force elle se retire énamourée;

Enamourée elle s'en va pleurant,
Hors de l'existence terrestre,
La désolée que chasse Amour.
Elle s'éloigne d'ici bas avec tant de tristesse,
Que son Créateur avant son départ
L'écoute avec miséricorde.
Elle a pris pour retraite mon cœur
Et ma vie désormais presque éteinte;
Ainsi elle m'abandonne, puis se lamente,

Se plaignant d'Amour qui l'exile de notre sphère,
Et souvent elle embrasse les esprits
Versant des larmes intarissables.
Hélas! ils perdent leur compagne.

L'image de la belle dame siége encore
Au lieu où l'imprima son guide, Amour;
Elle n'éprouve aucun chagrin de mon mal
Mais elle se montre beaucoup plus belle
Et me paraît plus joyeuse, car elle rit.
Elle lève ses prunelles homicides
Et crie à l'âme gémissante:
« Va-t-en, malheureuse, hors d'ici à jamais »
Ce cri est le vœu qui tellement m'afflige;
Pourtant je commence à moins souffrir,
Car je touche au terme de mes plaintes.

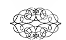
Le jour où celle-ci vint au monde,
Autant que je le retrouve
Dans le livre de ma mémoire qui s'efface,
ma personne eut à supporter

Une passion étrange,
Dont je demeurai saisi de frayeur
Un frein fut tout-à-coup posé à mon courage
Et je tombai sur la terre,
Frappé par une voix résonnant dans mon cœur;
Et si le livre ne s'adire,
Tant me fit trembler l'esprit souverain,
Il me sembla que la mort
Par lui était entrée dans le monde;
Or je n'accuse pas qui m'envoya tel esprit.

Ensuite m'apparut la grande beauté,
Source de mes peines amères,
Dames aimables à qui je m'adresse;
Et la plus noble essence de ma nature,
En se mirant dans son bonheur,
S'aperçut bien que son malheur était né.
Elle sentit le desir soudain éclos
Par sa contemplation avide;
Lors en pleurant elle dit à ses compagnes:
«Ici doit venir à la place d'une autre

La belle figure qui déjà me fait peur,
Et bientôt reine au-dessus de nous toutes,
Enchantera la vue de son servant. »

Je vous ai parlé, jeunes dames,
Dont les yeux sont ornés de prestiges
Et dont l'âme captivée rêve d'amour,
Et je vous recommande mes rimes
En tout lieu où vous les entendrez;
Et pour l'amour de vous, je pardonne
Ma mort à cette belle moins coupable,
Car elle ne fut jamais sensible.



LIVRE DEUXIÈME

(SECONDE PARTIE)

RIMES SACRÉES

SONNET I.

A la Vierge Marie.

O mère de vertu, lumière éternelle,
Tu enfantas le fruit de bonté,
Qui souffrit l'âpre mort sur la croix
Pour nous sauver de la caverne obscure;

O toi, Dame du Ciel et Souveraine du monde,
Prie bien ton digne fils
Qu'il me conduise à son divin royaume,
Par la vertu dont le pouvoir le gouverne;

Tu sais qu'en toi toujours je mis mon espérance;
Tu sais qu'en toi toujours fut ma félicité;
Secours-moi, je t'en prie, ô bonté infinie.

Oui, secours-moi, moi qui suis près du port
Dont je dois forcément franchir le passage;
Ne m'abandonne pas, ô mon appui suprême.

Si je commis jamais quelque faute en ce monde,
Mon âme en pleure, et mon cœur en devient contrit.

SONNET II.

La Nuit.

Quand la nuit embrasse avec ses noires ailes
La terre et le cercle du jour, et se voile
Dans le ciel, dans la mer, dans les bois, et entre les feuilles
Se pose, et sous le toit de tout être ;

Quand alors le sommeil affaisse les pensers,
Et pénètre et se répand dans les membres,
Jusqu'à ce que l'aurore avec ses tresses blondes
Renouvelle les fatigues diurnales ;

Moi, malheureux, je me trouve hors de la foule,
Et soupirant après le repos, mon ennemi,
Je me tiens les yeux ouverts, et dans mon cœur je veille ;

Et comme un oiseau enveloppé par les rets,
D'autant plus qu'il cherche à fuir le piége,
Plus je me sens enlacé et rempli d'erreurs.

SONNET III.

Le Jour.

Il est revenu le soleil, dont mon esprit se fait le convive,
Et le spectacle avec lui voilé aux yeux!
Il est rouvert le sacré temple et le precieux sépulcre,
Où se purifient et mon cœur et mon âme.

Que le ciel dissipe les nuages de toute pensée débile,
Voici le doux époux revenu.
Levez vous, muses! jaillissez, fontaines glorieuses,
Par qui tant d'œuvres s'élaborent et s'ornent.

Voyez les étoiles en pleurs et pâlissantes;
Le signe cher est venu pour se rétablir
Or, éclatants prodiges, voici la belle lumière!

Dieu de clémence, tu pourrais aussi par la mort
Enténébrer le soleil. —Non, ô mon roi bienfaisant,
Qui gouvernes le monde! conduis-le avec nous

SONNET IV.

A son hôte, Buoso Novello.

Toi qui décris la colline ombreuse et fraîche,
Unie au fleuve, non au torrent,
Et mollement nommée par son peuple
D'une appellation italienne, non tudesque,

Tu montes, soir et matin, content à ton labeur,
Car tu vois déjà le fruit espéré
De ton cher fils, et comme tout-à-coup il avance
Dans le style grec et français.

Tu vois que la cime de l'intelligence,
D'où l'on conçoit si grande récolte,
Ne s'installe pas dans cette Italie, maison de douleur.

Tu te réjouis du premier Raphael
Qui voudra surgir entre les doctes,
Comme le gland se soutient sur l'eau.

SONNET V.

Le réveil de la Vertu.

Si tu aperçois mes yeux, gonflés de larmes
Par la nouvelle peine qui me brise le cœur,
Je t'en supplie, ne la guéris pas,
Seigneur, avant de t'être donne cette joie, —

Savoir de châtier avec ta main droite
Celui qui tue la justice, puis se réfugie
Auprès du fier tyran dont il suce le poison
Déjà répandu, et où il veut submerger le monde

Hélas! il a tant glacé par crainte
Le cœur de tes fidèles que chacun se tait
Mais toi, feu d'amour, lumière céleste,

Cette vertu gisante, froide et nue,
Relève-la, revêtue de ton voile:
Sans elle, il n'est point de paix sur terre.

SONNET VI.

La Vertu et la Beauté.

Deux dames sur la cime de mon âme
Sont venues pour deviser d'amour,
L'une a la courtoisie et le mérite,
Accompagnés par la prudence et la loyauté,

L'autre possède avec la beauté un charme séduisant,
Et sa gracieuse parure lui fait honneur,
Et moi, remerciant mon seigneur aimable,
Je m'incline aux pieds de leur puissance

La vertu et la beauté à mon esprit
Parlent, et demandent comment un cœur
Peut rester entr'elles deux avec un amour parfait

La source d'un généreux langage répond
« L'on peut aimer la beauté pour le plaisir
Et la vertu pour les grandes œuvres. »

SONNET VII.

Le Triomphe de la Vertu.

Ouvrez désormais le chemin de votre porte,
Elle entrera celle que chacun honore,
La beauté ou l'estime réside,
Beauté toute puissante et invincible.

— Malheureux! hélas! — pourquoi gémis-tu?
— Je tremble tant que je ne puis m'exprimer.
— Rassure-toi, car je te porterai
Secours et vie, selon ce que tu diras.

— Je sens toutes mes facultés liées
Par une force occulte qui m'entraîne,
Et je vois Amour m'annoncer des chagrins.

— Regarde mon visage où luit la béatitude,
Et reçois la flèche par derrière,
Ne doute pas qu'elle ne soit vite repoussée.

SONNET VIII.

La Confiscation.

Si pour mes biens chacun se fût montré fidèle,
Autant qu'il se délecte à me dépouiller,
Rome, à l'heure où elle était la plus intègre,
N'aurait pas égalé la loyale Florence

Soyez certains que ce mal
Attirera sa vengeance tôt ou tard ;
Qui voudra l'arrêter sera contraint
D'affranchir en moi COMUN du point capital.

Car tel par moi se tient à la cime de la roue,
Qui pareillement m'offense en dérobant,
Mais son siége restera vide

Toi qui t'élevas quand ceux-ci s'abaissèrent,
Note mes paroles en utilisant l'exemple
Et tâche qu'ils apprennent à leurs dépens

SONNET IX.

La Vie éternelle.

Le roi qui rémunère ses fidèles serviteurs,
Avec abondance et par delà toute mesure,
Me fait quitter la sauvage mélancolie
Et lever mes yeux vers le haut consistoire.

Et je songe d'en bas au chœur glorieux
Des citoyens de la cité véritable,
Moi créature louant son créateur
Et plus épris de le louer à jamais.

Et je contemple la magnifique récompense
A laquelle Dieu convie les générations chrétiennes,
Et devant je ne souhaite plus rien autre

Mais je te l'avoue, cher ami, si je m'attriste,
C'est de ne pas envisager le monde futur,
Et de perdre pour des vanités le bonheur certain.

CANZONES PHILOSOPHIQUES

I

De la vraie Noblesse.

Laissons les douces rimes d'amour que je cherchais dans mes pensées ; je ne désespère pas d'y revenir un jour.

Mais les manières dédaigneuses et cruelles, apparues dans ma souveraine, ont clos la voie de mon langage accoutumé.

Puisque l'heure d'attendre me semble venue, je déposerai le style suave que j'avais pris en traitant de l'Amour.

Je dirai le mérite qui rend l'homme noble, avec des rimes sévères et acérées.

Je combattrai l'opinion fausse et basse de ceux qui présentent la fortune comme le principe de toute noblesse;

Et je commencerai par proclamer quel Seigneur règne dans les yeux de ma dame, pour que d'elle-même elle s'énamoure

Tel affirme *impérativement* que la noblesse doit être, comme il se l'imagine, une antique possession de biens avec une suite d'aïeux.

D'autres encore, de savoir plus mince, modifiant cette opinion, en ont retranché la dernière partie qu'ils ne possédaient probablement pas.

Après ceux-là viennent les gens, qui appellent nobles les membres des familles possédant d'immenses richesses héréditaires.

Chez nous est rudement enracinée cette opinion fausse, et l'on proclame noble celui qui peut dire :

« Je suis neveu ou fils de tel homme puissant, » bien qu'il soit moins que rien et semble vil à qui l'examine.

Celui dont le chemin est tout tracé n'a plus qu'à le parcourir; il est pareil à un mort, quoiqu'il semble marcher sur le sol.

Et qui définit l'homme un bois animé, premièrement ne dit pas vrai; puis en outre, il s'exprime incomplètement, sans doute par courte vue.

De même, celui qui soutenait *impérativement* la thèse émise plus haut erra dans sa définition.

Car les richesses, comme on se le persuade, ne

procurent ni n'octroient la noblesse, de plus, elles sont viles de leur nature

Tel qui peint une figure ne saura la reproduire, s'il ne s'identifie avec elle, et la tour perpendiculaire ne fait pas dévier le fleuve qui coule au loin.

Viles et imparfaites sont donc les richesses, bien que nombreuses, elles ne peuvent donner la paix, les soucis habitent avec elles. D'où l'âme droite et sincère n'est point abattue de leur perte.

La plupart ne veulent pas qu'un manant devienne noble, ni que d'un père obscur descende une race qui passe jamais pour noble.

Ils le confessent, et leur raisonnement me semble fautif, en cette allégation que le temps est nécessaire à la noblesse pour la consacrer.

De ce que j'ai écrit plus haut résulte, que nous sommes tous nobles ou vilains, ou qu'il n'y eut point de commencement pour l'homme.

Mais je n'accorde point cela, ni eux non plus, s'ils sont chrétiens. Car aux saines intelligences leur prétention paraît notoirement insolite, aussi je les réprouve comme égarés, et je me retire d'eux

Maintenant j'exposerai mon sentiment, quelle est

la noblesse, d'où elle procède et les signes qui distingueront l'homme noble.

Toute vertu dérive particulièrement d'un principe, par vertu j'entends ce qui rend l'homme heureux dans ses actes.

Elle est selon l'Éthique (d'Aristote) : « Une habitude qui choisit et se maintient dans le milieu. » Tels ses propres termes.

Je dis donc : la noblesse en elle-même signifie toujours le bien dans son sujet, comme la bassesse signifie toujours le mal.

Elle doit nécessairement se trouver où est la vertu, mais non la vertu où se trouve la noblesse, ainsi le ciel est où brille l'étoile, mais sans réciproque.

Pour nous, dans les dames, comme dans la jeune génération, nous reconnaissons cette clarté, quand les guide la modestie, distincte même de la vertu.

Et comme la couleur perse procède du noir, de la noblesse procède aussi chaque vertu ou sa racine, tel que je l'ai précédemment émis.

Que nul ne se vante en disant : « Par ma naissance je lui suis lié. » Ceux-là sont presque des dieux, qui obtiennent semblable faveur, de préférence à tous les indignes.

Dieu seul l'accorde à l'âme qui voit en elle parfaitement (cela quelquefois arrive) la semence de félicité prochaine repandue par lui dans ses élus.

L'âme, ornée de cette perfection, ne la tient pas cachée, depuis l'instant qu'elle s'unit a son enveloppe, elle la manifeste jusqu'à la mort.

Dans le premier âge, elle se montre obéissante, douce, modeste. Elle pare de beauté sa personne, et rend aimables toutes les parties de son être.

Dans la jeunesse forte et tempérée, pleine d'amour, de bonne renommée et de courtoisie, elle ne se plaît qu'aux choses loyales.

Dans l'âge mûr, prudente, juste et généreuse, elle se réjouit en elle-même d'entendre et de retracer les avantages d'autrui.

Puis, vers la dernière phase de la vie, elle s'élève a Dieu dans la contemplation de la fin où elle aspire, en bénissant les jours écoulés.

Jugez combien s'abusent... Devant eux, ô ma Canzone, tu t'en iras, et quand tu seras près du lieu où séjourne notre dame, tu ne célerasplus ta mission.

Alors tu pourras leur dire avecassurance: « je vais parlant de votre amie »

II

Les trois Vertus exilées.

Trois dames sont venues autour de mon cœur, et elles restent dehors, car au dedans siége Amour, le souverain de ma vie.

Elles sont belles et de haute vertu. Le puissant Seigneur qui habite en moi, à peine elles ont parlé, leur donne assistance.

Chacune paraît dolente et consternée comme une personne proscrite, abattue et abandonnée du monde, et chez qui la noblesse et la vertu sont méconnues.

Il fut un temps où, selon leur témoignage, on les chérissait. Or, elles attirent aujourd'hui la haine commune, et nul ne s'en soucie.

Elles sont arrivées solitaires, comme à la demeure d'un ami, et savent bien qu'au dedans subsiste ce que je dis.

Une d'entr'elles se lamente avec de nombreuses paroles, et sur sa main se pose comme une rose coupée; son bras nu, appui de sa douleur, reçoit le rayon qui tombe coloré de ses paupières;

L'autre tient voilé son visage en pleurs ; défaite et sans chaussure, sa forme seule indique son sexe, comme Amour le vit à travers sa robe en désordre.

Lui dissimulant, et appitoyé, s'informa d'elle et de sa peine. « Oh ! qu'elle a peu à vivre, répond-elle avec une voix entrecoupée de soupirs, notre nature qui à toi s'abandonne !

« Moi la plus triste, je suis sœur de ta mère ; je suis la vérité, pauvre, tu le vois, de vêtements et de ceinture. »

Après qu'elle eut parlé, le chagrin et la honte s'emparèrent de mon Seigneur, et il s'enquit des autres dames qui gémissaient près d'elle.

Et celle qui était si prompte à pleurer sentit s'accroître sa douleur, et dit : « Ne t'affliges-tu point devant l'aspect de mes tristes yeux ? »

Puis elle ajouta : « Comme tu dois le savoir, d'une source éclôt le Nil, petit fleuve du lieu où une grande chaleur fait sortir de la terre la feuille de l'osier.

« Sous l'onde vierge j'ai enfanté celle qui est à mon côté et qui s'essuie avec ses tresses blondes ; ce beau fruit de mon sein, en se mirant dans la claire fontaine, a généré celle qui est plus loin. »

Les soupirs rendent Amour confus; puis avec des regards attendris, qui d'abord avaient été contraints, il salue ses parentes desolées.

Et saisissant deux dards, il dit: « Relevez la tête. Voici les armes que je désirais; par le peu d'usage que j'en fis, vous les voyez ternies.

« Largesse, tempérance, et l'autre, nee de notre race, vont mendiant, pour cette sentence injuste que les yeux pleurent et les lèvres se plaignent!

« Les yeux et les lèvres des hommes que ce fait concerne et qui sont éclairés des rayons célestes, non pas moi qui suis de l'éternelle roche.

« Or, si nous sommes atteints, nous le serons, et on verra toujours des cœurs embrasés par ces dards. »

Et moi, entendant ainsi dans leurs paroles divines se consoler et se plaindre les augustes fugitives, je me trouve honore par mon exil.

Si la justice ou la puissance du destin veut que le monde change les blanches fleurs en fleurs perses, je siégerai parmi les bons et serai digne de louanges.

Sans la belle étoile de mes yeux que l'eloignement leur dérobe, elle qui m'a enflammé, tout ce qui m'est pesant me semblerait léger. Mais cette flamme m'a déjà consumé la chair et les os.

Et la mort m'a mis la clé sur la poitrine. Si je suis coupable, la lune s'éclipse en passant derrière le soleil; telle disparaît la faute quand l'homme se repent.

Ne permets pas, ô Canzone, que nul porte la main sur toi pour découvrir, belle dame, ce que tu caches. Refuse à tous les douces pommes et que toute main s'en éloigne.

Mais si d'aventure tu rencontres un ami de la vertu, et s'il t'en prie, pare-toi de couleurs nouvelles et dévoile-toi à lui.

La fleur gracieuse au dehors éveille le désir dans les cœurs amoureux.

III

Contre les Vices et Travers du Temps.

Amour m'a entièrement quitté non par mon vœu, car mon état n'offrait pas tant de joie, mais parce que, apitoyé sur mon cœur, il ne put rejeter sa plainte.

Je chanterai ainsi désénamouré contre notre erreur native de décorer à tort mainte chose basse et fastidieuse du nom de mérite, c'est-à-dire de courtoisie

Elle rend digne du manteau impérial et indique où la vertu habite; si je la defends bien comme je la comprends, Amour à cause d'elle me fera grâce encore.

Quelques-uns, en dissipant leur fortune, croient atteindre à la valeur ou se placent les Justes qui, même après la mort, reconfortent les âmes.

Mais leurs actes ne peuvent plaire à ceux dont la puissance est dans le savoir; ils fuiraient le préjudice attache à l'ignorance des premiers et de leur secte aveugle.

Qui ne reconnait comme erreur de dévorer des mets, de s'adonner a la luxure, de se parer comme si l'on voulait se vendre à un marchand de fous?

Le sage ne prise pas l'homme d'après ses vêtements ni parce qu'ils sont ornés; mais il prise le sens droit et les nobles cœurs

D'autres, sous un air riant, veulent être jugés sagaces par les simples, qui les voient rire d'une chose hors de la portée de leur intelligence paressense

Parlant un vocabulaire prétentieux, gonflés de science vaine, charmés des louanges du vulgaire, ils ne sont jamais énamourés d'une beaute courtoise

Leur conversation est pleine de fadaises Ils ne remueraient pas le pied pour faire, comme les amants, la cour aux belles : Mais comme le larron se plait au larcin, ils se délectent a piller le pauvre.

Et cependant s'ils ressemblent a des animaux ineptes, ce n'est pas que chez les dames se soit éteint le goût des manieres élégantes.

N'est point vertu sincère la vertu qui dévie, elle est blâmee de ceux qui la cherchent dans les gens honnêtes, de vie spirituelle ou d'habitude savante.

Donc si cette vertu se trouve louée chez un cavalier, elle sera mêlée de beaucoup de choses, car l'un s'en revêt bien, et l'autre mal.

Mais la vertu sincère se tient ferme en chacun; elle est une volupté qui s'unit avec Amour et ses perfections.

La courtoisie de ceux-là subsiste dans sa nature, dont Amour comme le soleil enferme dans la sienne la chaleur et la lumière, avec sa forme parfaite;

Et bien que le soleil soit en harmonie avec le ciel, la courtoisie en divise autant et plus que je n'en compte.

Et moi, qui lui suis connu par la grâce d'une aimable dame dont elle ornait toutes les manières, je ne le cèlerai pas, cette vertu paraissait me faire une si grave injure que je me serais joint à ses ennemis.

C'est pourquoi, avec une rime plus déliée, je dirai la vérité sur elle, mais j'ignore à qui.

Or, je le jure par celui que l'on appelle Amour et qui est une source de salut : sans pratiquer la vertu nul ne peut acquérir une véritable gloire.

La vertu est toute semblable à la grande planète qui, depuis son lever jusqu'à son coucher, avec ses beaux rayons féconde la matière, suivant qu'elle y est disposée.

La courtoisie est dédaigneuse des créatures portant la ressemblance humaine, et chez qui le fruit ne répond point aux fleurs, par le mal incarné en leur sein.

Au cœur noble elle procure de pareils biens, étant prompte à donner la vie avec un doux charme et de belles manières toujours nouvelles.

Il a la vertu pour exemple celui qui s'en énamoure. Cavalier déloyal, vicieux et méchant, l'ennemi de celle qui s'assimile au roi des étoiles !

Il donne et reçoit, l'homme à qui elle est favorable, et jamais ne s'en plaint, pas plus que le soleil versant sa lumière aux étoiles et empruntant la leur pour ajouter à son éclat.

Et tous deux éprouvent du plaisir à cet échange. Déjà son élu ne s'induit point à la colère; il honore seulement les bons et s'exprime en paroles nobles.

Par lui est prisé, et désiré aussi des sages personnes, ce qui des personnes incultes emporte autant de blâme que d'éloge.

Pour aucune grandeur il ne monte en orgueil; mais quand son courage a besoin de se montrer, il sait mériter la louange.

Ceux qui vivent à présent font tout le contraire.

XV

Derniers Enseignements.

(AUX FEMMES.)

Le chagrin excite mon cœur à oser ce qui est ami de la vérité. Si je prononce presque contre chacun des paroles accusatrices, Dames, ne vous en étonnez point.

Mais reconnaissez votre vil penchant, car la

beauté dont Amour vous dota fut formée pour la seule vertu, d'après son antique décret, transgressé par vous.

Je vous le dis, femmes énamourées, si la beauté vous fut donnée, comme à nous le vertu, cette dernière, voilà votre phare.

L'amour ! vous ne devez point le nourrir, mais cacher tous vos attraits, quand la vertu n'est point son signe.

Hélas! et qu'ajouterai-je! il serait louable et beau dans son dédain le renoncement formel à la beauté.

L'homme dont la vertu s'est éloigné n'est déjà plus un homme, mais une bête semblable à un homme.

O émerveillement ! vouloir tomber sous le servage d'un maître, et de la vie dans la mort.

La Vertu, sœur de l'Amour, obéit au Créateur; elle séjourne dans la cour bien-heureuse, d'où joyeusement elle descend par les belles portes, pour orner tout ce qu'elle rencontre, et se rit de la mort.

Servante chère et pure! elle atteint là haut son but, et seule ici bas fait libre. Cela prouve la joie éternelle de sa possession. Qui s'en écarte marche dans les ténèbres

Pour vous rendre mes avis utiles, je m'exprimerai sans voile et en traits saisissants, car rarement parole obscure et voilée arrive à l'intelligence.

Je vous demande, en récompense, pour vous, non certes pour moi, de tenir à mépris quiconque trouve son plaisir dans une chose vile.

L'esclave ressemble au servant dévoué d'un maître cruel; il ignore où il va dans la voie douloureuse.

Ainsi l'avare suit son trésor qui le domine tout entier; plus il court et plus la paix le fuit! ô esprit aveuglé sur la folie de ton vouloir.

Quel nombre d'heures vides à l'infini et stupidement perdues! dis-moi, qu'as-tu fait? Te voici arrivé à la niveleuse impitoyable.

Avare aveugle et délabré? Réponds, si tu le peux, autre chose que rien.

Maudit soit ton berceau qui caressa en vain tant de sommeils! maudit soit ton pain, plus perdu qu'il ne serait perdu en le jetant aux chiens.

Toi qui, du soir au matin, as entassé et t'accroches des deux mains à ces biens misérables déjà si loin de toi!

Comme l'avare amasse démesurément, il con-

serve sans mesure. Une foule de motifs le plongent de plus en plus dans la servitude, et s'il se défend, c'est à grand peine.

Mort, que fais-tu? Que fais-tu, fortune complaisante? Ne délivres-tu pas celui qui ne s'accorde rien? Et si tu le faisais, à qui rendrait-il?

Une croûte épaisse l'environne et rien d'en haut ne peut laver le vice de sa raison incorrigible.

A vous, animaux trompeurs et à d'autres cruels, vaguant nus par les collines et par les marais des hommes purs. Devant eux s'est enfui le mal, et vous, vous le tenez sous un vêtement de vile fange.

Qu'elle se retourne en face de l'avare la vertu qui invite ses ennemis à la paix! Qu'elle se retourne avec une glace polie, et après l'avoir bénignement appelé, lui jette sa pâture.

Lui certes n'ouvre point son aile et n'arrive qu'après son départ, tant elle l'afflige, quoiqu'elle cherche à le fortifier. Du bienfait ne sort pas la gratitude.

Je veux que chacun m'entende · Les uns avec leur indifférence, les autres avec leur visage hautain, ceux-ci avec leur apparence triste, changeant le *donné* en un *vendu* très cher. Qui le paie en sait le prix.

Je vous ai dévoilé, ô dames, en chacun de leurs membres, la bassesse de vos courtisans, afin que vous les traitiez avec colère.

Beaucoup et plus encore demeure caché, car il est laid de dire qu'on a penétré dans chaque vice, et que l'amitié disparaît du monde.

L'amoureuse feuille de la racine du bien tire un autre bien, puis se l'assimile par degrés.

Écoutez donc comme je conclus : n'accordez aucune foi à celle qui vous paraît belle, mais qui se laisse aimer par de telles gens.

Si nous voulions apprécier la beauté par le mal qu'elle enfante, on le pourrait en appelant l'amour un appétit de bête féroce.

Combien dangereuse la femme dont la beauté détourne de la bonté naturelle et qui croit l'amour en dehors de la sagesse !



CHANT PATRIOTIQUE.

A Florence.

O patrie, digne d'une renommée triomphale,
Mère des magnanimes,
Plus que dans ta sœur en toi la douleur s'élève
Celui de tes enfants qui t'aime avec honneur,
En voyant les œuvres basses commises sur ton sol,
Ressent de la tristesse et de la honte.
Hélas! combien la gente inique dont tu souffres,
Est prompte à se liguer pour ta mort,
Montrant à ton peuple le faux pour le vrai
Avec des yeux hypocrites et louches.
Ranime le cœur des accablés; enflamme-leur le sang
Ses traîtres, dégrade-les dans l'opinion,
Si bien qu'en te louant on indique
Ce bienfait dont l'exécution te réclame,
Et dans lequel tout bien compte et habite.

Tu régnas fortunée dans le bel âge

Où tes enfants voulurent te donner
Tes vertus pour colonnes,
Mère de louange et maison de salut, ·
Avec la foi pure et solide,
Tu étais heureuse, et avec les sept déesses
Maintenant je te vois dépouillée,
Vêtue de douleur, pleine de vices,
Ayant chassé les intègres Fabricius,
Superbe, vile, ennemie de la paix
O déshonorée! miroir des nations,
Parce que tu t'es jointe à Mars,
Tu punis dans Antenora quiconque
Ne suit pas loyalement la tige du lis veuf,
Et tes plus fidèles amants ont un accueil pire.

Extirpe en toi les mauvais germes,
Inflexible pour ceux de tes enfants
Qui ont flétri et stérilisé ta fleur.
Veuille rendre les vertus victorieuses,
De sorte que la foi cachée
Ressuscite avec la justice, glaive en main

De Justinien suis les lumières,
Tes lois fougueuses et injustes,
Réforme-les avec mesure,
Afin que le monde et le ciel t'en louent.
Puis, honore et embellis de tes richesses
Le fils qui t'estime le plus,
Et n'initie pas à tes biens les indignes;
Que la prudence et toutes ses sœurs t'escortent,
Et toi, ne leur sois point rebelle.

Sereine et rayonnante, sur la roue
De toute existence bienheureuse,
Si tu fais cela, tu regneras honorée,
Et ton grand nom que l'on note mal,
Pourra se proclamer ensuite Florence
Dès que la tendresse t'aura ornée,
Heureuse l'âme récréée en ton sein!
En toi brilleront toute puissance, toute gloire,
Tu seras la bannière des nations.
Mais si tu n'as des muets pour guider ton navire,
Attends avec un trépas néfaste

Une plus grande tempête que celles
Dont tu subis les colères stridentes
Désormais choisis, si la fraternelle paix
Te sourit mieux, ou rester louve rapace.

Tu iras, Canzone, fière et hardie,
Ayant pour conducteur Amour,
Dans ma patrie que je regrette et pleure ;
Tu y trouveras des bons dont la lumière
Ne projette aucun rayon,
Leur vertu couchée dans la fange.
Crie-leur : « Levez-vous! car pour vous ma fanfare sonne ;
Prenez les armes, exaltez-la.
Elle vit dans la détresse,
Et Crassus et Capanee la devorent,
Et Simon Magus, et Aglaure, et le faux Grec,
Et l'aveugle Mahomet
Y dépassent Jugurtha et Pharaon. »
Puis retourne-toi vers tes loyaux citadins,
Et prie-les de la faire brillante à jamais.

FIN DES POÉSIES

NOTES.

DES ÉDITIONS ITALIENNES ET DE LA PRÉSENTE

Les Rimes ou Poesie de Dante, publiées dans les éditions italiennes, se composent de trois sections : 1° celles que contient la Vita Nuova ou qu'il a citées comme lui appartenant dans ses divers ouvrages, c'est-à-dire les authentiques ; 2° celles qui, par des indications sûres, ont été reconnues lui appartenir et complètent les légitimes ; 3° celles qui, rangées à tort ou arbitrairement dans son recueil, lui sont contestées et attribuées à d'autres poètes contemporains ou postérieurs, notamment à Guido Cavalcante et à Cino de Pistoja, ses deux amis, ou à Dante de Majano, son homonyme. Toutes ont été tirées d'anciens manuscrits où ses admirateurs et scoliastes les ont recueillies sur ses traces, et ainsi enregistrées au fur et à mesure qu'ils les découvraient ou croyaient les découvrir. Quelques-unes des premières même, dont une mention sûre atteste l'existence, jusqu'ici sont restées perdues ; pour les dernières, le manuscrit dont on les tirait, le lieu, une date, le style ou les allusions qu'elles renferment, forment les seuls renseignements possibles sur leur origine et sur leur objet. Quelques autres enfin viennent d'être récemment mises au jour et s'ajouter au trésor des légitimes, ou mieux, au débat des controverses. Il n'est donc pas étonnant qu'une grande confusion règne à cet égard. Malheureusement les éditeurs et les commentateurs, malgré leur science et leur idolâtrie, semblent avoir travaillé pour la maintenir.

En effet, les éditions nationales, et les meilleures, sont faites servilement depuis trois siècles sans aucune méthode. Les plus communes divisent les poésies en six livres, dont le premier seul, un peu rationnel, se borne à reproduire les pièces de la Vita Nuova. Les cinq livres suivants contiennent pêle-mêle les supplémentaires à ce livre, les amoureuses, les philosophiques, les sacrées, les authentiques, les incertaines et les apocryphes, sans notes ni sommaire, le tout si bien entrecroisé que les différentes amours ou personnifications du poète, Beatrice, Piétra, la Philosophie, la Bolonaise, la Lucquoise, etc., semblent se fondre en une fantastique image, ou plutôt que ne sachant ce dont il s'agit au juste, et le mysticisme du langage accroissant l'obscurité, le lecteur n'y comprend rien, même quand il croit y comprendre, et s'écrie à chaque vers, selon la coutume : Bello ! — Bellissimo ! — en fermant le livre pour ne pas s'endormir — comme au paradis de la Divine Comédie.

Les éditions soignées suivent tout bonnement l'ordre mécanique des genres, c'est-à-dire le classement par canzones, ballades, sestines, sonnets ; elles ont en revanche des sommaires explicatifs et des commentaires additionnels. Ainsi celle de M. Fraticelli, l'un des commentateurs les plus estimés des rimes, avec M. Ferdinand Arrivabene. Mais par une contradiction inexplicable et qui perpétue les imbroglios, les pièces qu'ils déclarent eux-mêmes apocryphes s'y confondent mélangées avec les autres ; d'où il faut recourir aux notes pour se renseigner avant de lire chaque morceau ; et les indications certaines s'y trouvant fort rares, on ne sait bien souvent si ce qu'on lit est de Dante ou n'en est pas, ni à quoi le rapporter en conscience. Injure vraiment malheureuse dans la patrie où l'on admire tant sa gloire et pour des documents si utiles à sa biographie.

Quant aux commentaires, ils éclaircissent très imparfaitement le labyrinthe. Les Gloses philologiques et littéraires s'y mêlent pareillement aux hypothèses les plus inadmissibles, aux controverses les plus opposées. Chaque annotateur classe et arrange, légitime, retranche, attribue au

restitue à tel ou tel, suivant son terroir et son goût. L'un voit dans toutes les *dames* du poète des figures politiques ou la philosophie, nonobstant la chronique et le cri de la passion, l'autre y voit partout Béatrice, jusque dans la Pargoletta de Lucques, malgré les passages bien explicites de son épopée. M. Arrivabene signale comme son portrait une pièce mignonne dont l'auteur (Fazio) décrit sa belle avec des cheveux blonds et crêpés, comme la Piètra, et s'écrie entre autres :

Doux bonheur ! { S'emparer de *ce mont* placé entre les bras,
Imprimer à sa gorge un léger *mouvement*
Tout plaisir terrestre réside *là ou tu ne peux voir*.

Chastes amours, où êtes-vous ? Cela ne vaut-il pas la note qui, dans l'édition de M. Fraticelli, présente le rameau initiatoire de la forêt virgilienne comme le rameau classique du Parnasse. M. Ginguené qui, dans son estimable histoire littéraire, a le premier parmi nous apprécié ces poésies, commet les mêmes inadvertances. Il manque, on le sent toujours, aux scoliastes du Rhapsode catholique, non l'érudition, mais la vue générale nette et la clef primitive des choses ; sans nier leur mérite et l'incontestable utilité de leurs recherches, d'après ma statistique exacte, on peut conclure qu'il n'existe aucun recueil complet ni définitif des rimes dantesques. Le faire ou aider à le faire, c'est là le principal but que j'ai tâché d'atteindre non moins que reproduire sa vraie couleur dans une transplantation fidèle.

Je ne prétends point certes avoir évité les erreurs dans un semblable travail, accompli à travers mille agitations, quand la possession des sources et les voyages dans le pays n'ont pas évité à de plus savants ni ces erreurs ni les plus énormes méprises. Je me suis attaché surtout à les rectifier, leurs propres travaux comparés et le texte à la main, et comme pour la Divine Comédie à rendre intelligible et sensible ce qui ne l'était pas. Ma simple classification, qui m'a coûté une peine infinie, y eût-il quelques interversions partielles, offre déjà un guide précieux aux lecteurs comme aux critiques, et pour mieux sarcler le champ, j'ai d'abord exclu toutes les poésies reconnues apocryphes, la plupart sans aucune valeur. Parmi les incertaines ou les contestées, j'ai aussi fait un choix scrupuleux d'après mon jugement, et entre autres précieusement gardé les beaux sonnets remis en lumière par M. Witte dans son antologie ; leurs preuves, pour moi, c'est leur caractère et leur beauté, comme la mignardise et la nullité me démontrent les illégitimes. On trouvera peut-être encore que j'en ai trop conservé par scrupule ou par peur d'exclure le bon grain avec l'ivraie. Ce triage opéré, j'ai rangé toutes les pièces avec des titres simplifiés, par ordre de dates et par rapports d'objets ou de personnes, dans les deux livres dont le ternaire marque les trois époques de la vie de Dante avec ses trois formes d'inspiration.

Notre publication ainsi bien expliquée, après notre préliminaire, et notre Dictionnaire historique ou nos appendices devant contenir des documents spéciaux sur les sujets et personnages des œuvres dantesques, nous nous bornons à donner plus bas quelques notes succinctes pour compléter l'intelligence du texte, nous examinerons également ailleurs les quatre formes poétiques alternativement employées : la canzone, le sonnet, la ballade, et la sestine, sorte d'éclaquier avec assonances et retours de rimes, dans le genre des vieux rondeaux et des virelais. Je n'ai pas besoin non plus de faire remarquer que le système tout personnel de ma traduction n'a dans le fond nul rapport avec le mot-à-mot brut ligne pour vers usité par quelques modernes, car le nôtre est une sorte de poésie non rimée ou de prose rythmique ayant son art et ses procédés intimes, peu maniables pour des mains inexpertes dans la science du

rhythme. Il deviendra, je le répète avec certitude, le seul système admis pour la transplantation des grands poëtes.

BÉATRICE. — Livre Premier.

Ce livre, composé de pièces inspirées au jeune Dante par sa noble dame, se divise en trois parties : — la première, leurs amours juvéniles commencées à neuf ans, ce qui ressort dans la teinte enfantine et naïve de plusieurs pièces, — la deuxième, les canzones chantées à sa louange et sa vision funèbre sur sa perte future, — la troisième, la maladie et la mort de celle qu'il va transformer en déesse et ses lamentations à ce sujet. — Renvoyons pour plus ample explication le lecteur à la Vie nouvelle traduite en tête de notre édition et d'où la plupart de ces morceaux sont tirés, nous l'avons dit. Comme je les y ai traduits un peu librement en vers, la présente version n'a pas un intérêt moins neuf. Du reste, qu'est-il besoin de gloses et de notes? Tout ne se comprend-il pas, surtout avec les titres explicatifs qui remplacent la prose! Tout, depuis le songe mystique adressé à ses amis sur le cœur enflammé, les rencontres, les salutations données et refusées, les absences, le soupirs, les prières, les louanges, les rêves doux et les sombres, les angoisses, jusqu'à la mort et à l'exaltation. Ne vaut-il pas mieux d'abord laisser chacun deviner et achever dans son esprit les chapitres voilés du roman? On remarquera sa marche naïvement humaine et pourtant symbolique, les diverses transformations du personnage Amour, la gradation nuancée des couleurs, des formes et des figures, et l'emploi éloquent du dialogue ou du drama dans les situations émouvantes. Parmi les pièces qui ne figurent pas dans la Vita Nuova, et semblent y manquer à leur place, voici les plus charmantes : *La Salutation. — Le Miroir céleste. — Le Vœu fantasque, — Le Remède, — Le Pressentiment, — L'Angoisse. — La Prière à la Mort, — Le Pleur funèbre.* La Vita Nuova fut terminée en 1291, un an après la mort de Béatrice. Y avait-il omis à dessein ces pièces ébauchées? Les a-t-il seulement terminées après, ou composées par réminiscence? La chronique ne nous apprend rien là-dessus, mais elles appartiennent évidemment à cette phase.

LE PÈLERINAGE. — Livre Deuxième.

Ce livre, composé des pièces écrites durant l'exil du Proscrit, se divise en deux parties : la première comprend celles qui lui ont tour à tour été inspirées par les femmes qu'il a aimées dans son pèlerinage à travers l'Europe, amours brisés auxquels il demande en vain la paix et l'oubli de son doux fleuve. Ce sont là les péchés dont il pleure devant Béatrice au purgatoire et dont il se purifie dans la fournaise ardente. Boccace en compte sept dont la plupart ont ici des pages. Sans prétendre disculper l'époux, l'amant et le théologien pécheur, nous croyons qu'on a exagéré ou confondu parfois les mêmes en plusieurs, à cause des surnoms ou noms poétiques dont il les baptisait, toujours suivant son génie polysens. Ainsi pour les quatre nommées ou notoirement désignées dans ce livre. Par exemple, Primavéra qui signifie printemps, est le nom précédemment donné à Giovana, la dame de son ami Cavalcante, celle qui ouvre le livre II, comme la *Fleur du Renouveau*, désigne sans doute une autre dame mystérieuse à laquelle il avait prêté ce voile, car on n'a point de notion précise là-dessus, et le ton comme le style où règne une pure galanterie plutôt qu'un amour sérieux, m'a paru l'assimiler à la Dame des Fleurs. — La Bolonaise désignée ensuite, et dont rien ne marque le nom réel, semblerait être la Dame compatissante du premier livre, qu'il avait connue dans son séjour à Bologne, où il était allé deux fois pour

compléter ses études, d'abord peu avant le mariage, puis après la mort de Béatrice. — La Pargoletta, c'est-à-dire la *jeune Fille* de Lucques, où les commentateurs ont vu tour-à-tour Béatrice, la philosophie et une ligue du parti blanc, n'est visiblement autre que La Gentucca, peinte dans la divine comédie comme la jolie enfant au berceau qui l'enamourera 15 ans plus tard dans la même ville. — Un membre de la famille des Scrovigni de Padoue, à laquelle appartient Pietra, la suivante, se trouve placé dans l'enfer au cercle des usuriers. Si la Piètra est nommée de son vrai nom, en revanche, il tire de ce nom qui veut dire pierre, une allégorie vivante, la principale source des jeux d'esprit bizarres étalés dans les diverses pièces dont elle est le sujet et auxquels s'adaptait merveilleusement le genre de la sestine. — La Montanina, traditionellement appelée ainsi du titre de la pièce qui signifie la montagnarde, ne doit certainement non plus être autre que l'Alpigiana (l'alpestre ou l'alpigiane), dame pour laquelle cette pièce fut composée, suivant quelques-uns, car Dante, en effet, l'a écrite au milieu des Alpes, dans la vallée de Lagarina, territoire de Trente, ou dans celle du Cazentin. — Touchant la Dame de Florence, à laquelle il demande ardemment une salutation, ou mieux une réponse à sa missive, aucune conjecture sérieuse n'existe. Ne semble-t-elle pas être la même que celle dont il parle dans les *Confessions du cœur*, et qui a succédé à Béatrice? Nous éclaircirons peut-être plus tard ce point avec d'autres dans notre dictionnaire.

Pour les *rimes sacrées*, seconde partie du Livre II, elles s'expliquent d'elles-mêmes par la nature générale des sujets. La corde amoureuse s'y brise: composées vers les dernières années du poëte, elles portent une empreinte plus grave. J'ai employé le verset, comme plus propre à rendre, avec leur pensée franche, le style nu et sentencieux des canzones philosophiques intraduisibles sans sécheresse dans la littéralité absolue. La plupart des figures y deviennent allégoriques, et nous croyons y avoir justement placé *le Triomphe de la Vertu*, où M. Fraticelli, sans doute par compensation, voit un Dialogue entre Dante et sa dame. La canzone sur la vraie noblesse forme, avec *les deux Voix* et la *nouvelle Glorification de Béatrice*, les trois canzones que nous verrons commentées dans le Convito en ce sens, donné parfois comme voile ingénieux à ses amours. Ajoutons seulement, pour éclaircir le sonnet à Buoso Novello, de la famille de Raphaël Dagubio, que Dante l'avait légué à ce seigneur en remerciement de son hospitalité, et pour le féliciter sur les progrès de son fils dans la langue grecque et française. Ce livre renferme quelques-uns des plus beaux sonnets dus aux soins de M. Witte : Le *Renouveau*, *le Jour* et *la Nuit*, *la Vie éternelle*. Nous répondrons aux contestateurs: « S'ils ne sont pas de Dante, quels sont donc les inconnus capables de pareils coups d'essai? » Le chant patriotique final, définitivement acquis à son auteur par le texte du comte Perticari, lui fut longtemps aussi dénié, nonobstant sa touche caractéristique. Je n'ai point traduit dans mon volume quelques fragments de peu d'importance, réservés pour mes appendices, ni les pièces latines, parce qu'elles sont en dehors, et trouveront mieux leur place en tête de l'ouvrage latin *De vulgari eloquio*.

Pendant notre impression, le hasard a mis sous nos yeux une récente traduction, entièrement inconnue et à peu près introuvable de Rome, publiée par M. F... Ce travail, consciencieux du reste, mais très incomplet, reproduit tous les vices des éditions italiennes et un mètre analogue avec la rime, comme chez nous, commun pour la vue et comme style.

ERRATA.

P. 54, vous qui avez l'intelligence de l'amour, *lisez* d'amour. — P. 103, sous la base australe, *lisez* sous la base du Nord. — P. 169, au lieu de bois antique, *lisez* maître aimé.

Quelques numéros ou titres personnels des poésies sont rectifiés à la table des matières.



